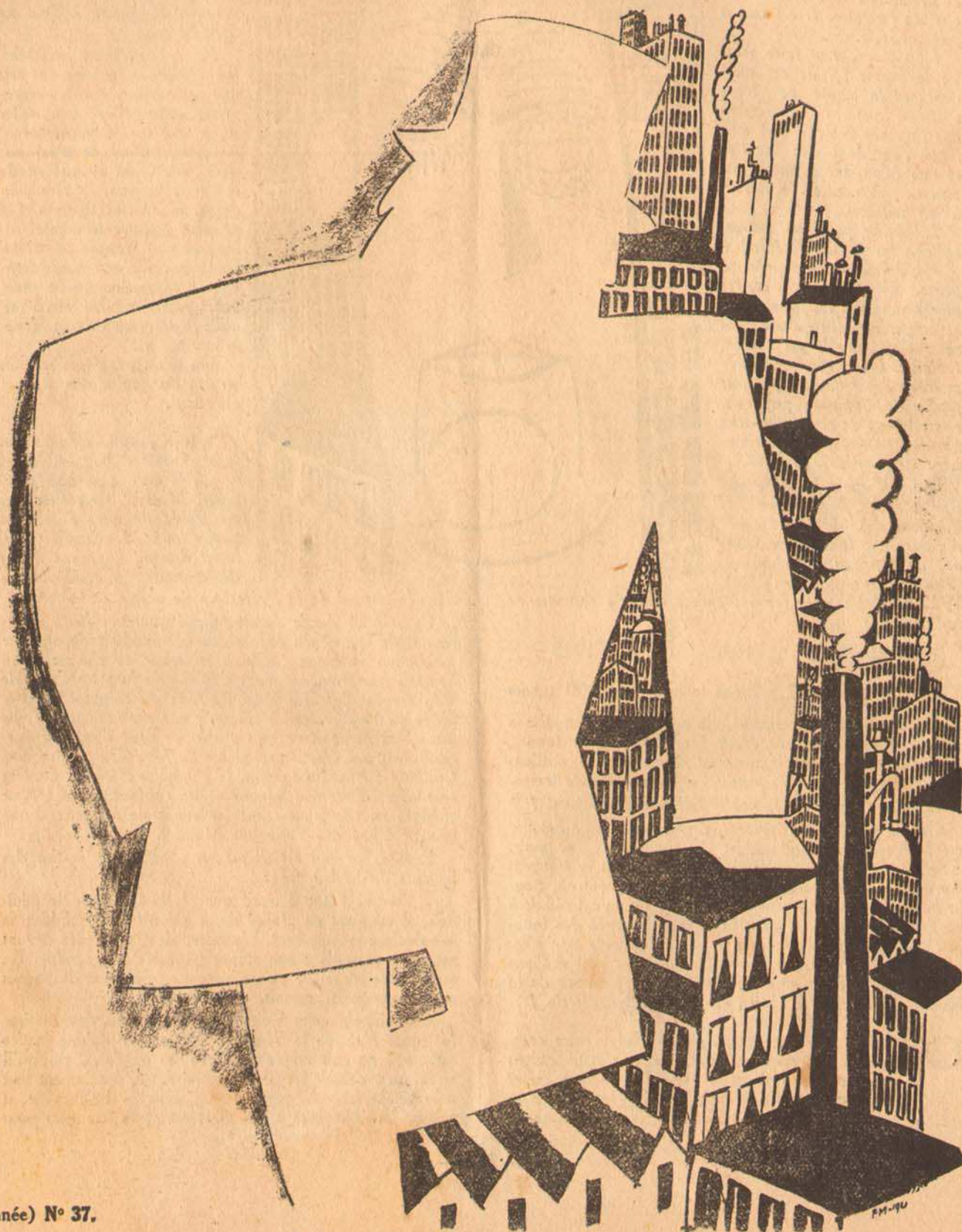


CLARTE



(2^e Année) N° 37.

France : Le N° 1 fr. 50

(Numéro illustré par Frans Masereel)

5 Juin 1923

Les Intérêts et la Sottise

QUELQUES résultats de l'occupation de la Ruhr...

Monsieur Tardieu évalue à 272 millions le déficit financier de l'affaire. Il est tout à fait modeste.

Rappelons, pour faire éclater la bonne foi de ces messieurs et la sûreté de leurs chiffres, que la commission des finances évaluait à 4 millions l'excédent des recettes et que Monsieur Eymond estimait, par contre, le déficit à 43 millions...

L'opinion publique songe-t-elle à les mettre d'accord ?

Pas le moins du monde, je pense. Entre les marks-or, les marks-papier et les francs, elle ne comprend plus qu'une chose : c'est qu'elle est roulée, toujours. La confiance relative maintenue à Poincaré par une partie de l'opinion publique, elle est faite de résignation aux phrases patriotiques de cimetière et de mépris profond.

Voici d'après la statistique des douanes donnée par M. Tardieu, les chiffres comparés des importations, en France, de charbon allemand au titre des réparations en 1921, 1922 et 1923, pour les 4 premiers mois de chacune de ces années :

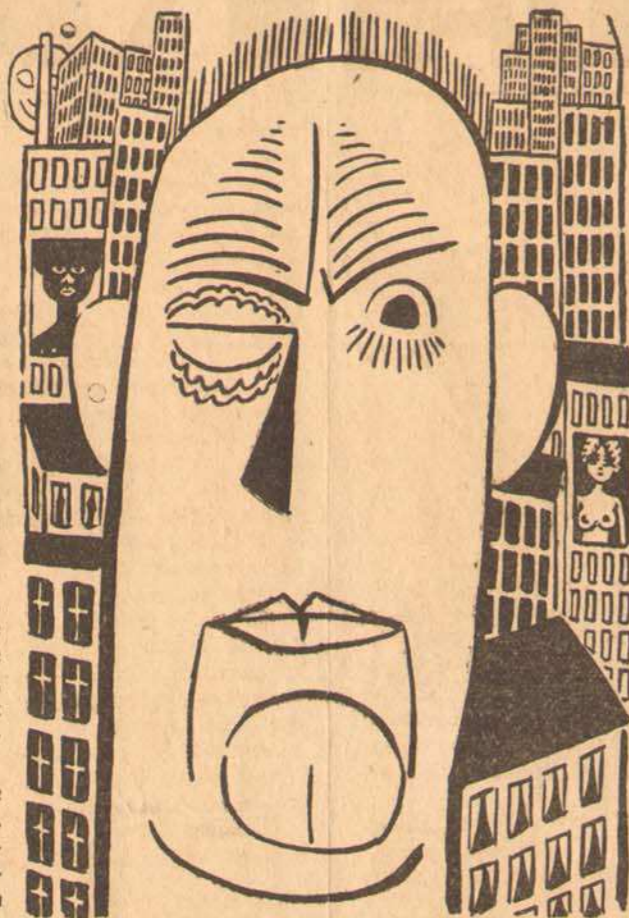
1921	1922	1923
3.354.000 tonnes	2 millions tonnes	950.000 tonnes

Le supplément nécessaire à la production française a été acheté en Angleterre. Pour 1 million 1/2 de tonnes, en 1921, elle a dû importer d'Angleterre 4 millions 32.600 tonnes en 1923 pendant le même laps de temps.

Cocasse résultat de la noble politique d'isolement !

On est forcé, dès à présent, d'emprunter pour boucler un budget point équilibrable, deux milliards par mois. Et c'est au moment où les finances françaises se trouvent dans une situation aussi lamentable, au moment où, pour la honte de la bourgeoisie de ce pays, on en est réduit à pratiquer la mendicité pour la science (journée des laboratoires) — quel symptôme ! — qu'on vote après les 600 millions destinés à armer la Pologne, 200 millions pour armer la Roumanie ! Ainsi se resserre autour de la Russie des Soviets le blocus des baïonnettes. Alerte !

On se bat en Allemagne, dans la Ruhr, entre communistes et réactionnaires. Ce que nous avions prévu arrive. Imitant le geste du commandement allemand sous Paris, en 1871, le général Degoutte laisse rentrer les Schupo destinés à combattre la Commune de



Gelsenkirchen. C'est le Tempe qui nous l'annonce. La situation des troupes françaises devient de plus en plus délicate... Les utilisera-t-on contre la Révolution allemande ? Cela est dans l'ordre...

En entrant dans la Ruhr, les capitalistes français ont pris une hypothèque sur les entreprises allemandes auxquelles ils savent qu'ils participeront un jour, quand ce n'est pas déjà fait. C'est là que réside le cercle vicieux, le vice fondamental de l'occupation. On ne peut frapper le capital allemand sans frapper le capital français... Ce qui rend difficile la répression de la résistance passive rendra tout à fait aisée la répression de la Révolution.

Les soldats français sont au service du capitalisme franco-allemand.

On lira, par ailleurs, un article de Marcel Fourier sur la Haute-Cour. Mais je ne résiste pas au plaisir de citer l'étonnant papier que M. Camille Aymard donnait à propos de la déclaration d'incompétence

dans le journal de la Préfecture de police, la Liberté.

Ce journal docile s'était félicité quelques jours auparavant du renvoi du procès des communistes devant une juridiction politique facile à terroriser et chacun avait compris que Poincaré n'avait enlevé au jury trop sensible à la constatation des faux, l'affaire du complot qu'avec l'idée qu'il obtiendrait à coup sûr une condamnation d'une assemblée qui sait ce que gouverner veut dire. On évoquait avec une émotion religieuse l'affaire Malvy, l'affaire Caillaux ; Flandin conquis, le bâtonnier Pérès perdant sa réputation d'honnête homme et les compagnons d'Ulysse changés en pourceaux sous les coups de baguette d'une guenon Circé qui s'appelait Mandel.

Écoutez ce qui est donné en pâture à la sottise des lecteurs de la Liberté :

« Devant l'état d'esprit que révèle une pareille décision, il convient en réalité de se réjouir que le Sénat se soit déclaré incompétent. L'affaire, ainsi, reviendra devant ses juges naturels ; une justice véritable sera rendue. La seule chose qu'on ne puisse imaginer, c'est que de pareils actes demeurent impunis.

« Mais, de cette lâcheté politique, nous devons tirer la leçon. Puisque le Sénat ne sait exercer qu'une justice de parti, ne sait condamner que les patriotes, puisqu'il se refuse à châtier les révolutionnaires qui proclament leur volonté de jeter le pays dans l'anarchie bolcheviste et prêtent leur concours à des gouvernements étrangers pour

lutter contre la France, retirons-lui un pouvoir qu'il s'avère incapable et indigne d'exercer.

« Et ce sera, sans doute, pour cette assemblée, le prélude de sa disparition, depuis si longtemps réclamée par les révolutionnaires dont elle cherche aujourd'hui à gagner la bienveillance. »

Supprimons le Sénat ! Gagnons ainsi la bienveillance des communistes sans doute, puisqu'ils veulent le supprimer ? (On se les arrache... décidément !)

« Une justice véritable sera rendue par les juges naturels », dit M. Aymard. C'était donc qu'on espérait bien qu'une justice véritable ne serait pas rendue par le Sénat ! Et savourez, s'il vous plaît, ce Sénat qui « ne sait condamner que des patriotes ! » Malvy ? Caillaux ? Les voilà sur le même plan que Boulanger et Déroulède !

Car M. Camille Aymard n'a pu vouloir dire que ça. On comprend qu'il soit content. Qu'il se réjouisse ! Il ne reste plus à ce Camille mâle, après tant de fureurs joyeuses, qu'à « mourir de plaisir ! »

POINCARÉ baisse, comme une lampe qui n'a plus de pétrole — (ceci n'est pas pour Colrat) — d'où de longues et courtes flammes montent encore, mais qui demeure presque tout le temps en veilleuse.

Échec écrasant dans l'affaire de la Ruhr, échec par la convention Chester et par la convention Schæder en Orient, mécontentement grandissant des gens du Comité des Forges ; en politique intérieure soufflet par le Sénat, soufflet par l'élection de Seine-Inférieure, où le Bloc National, grâce aux efforts du préfet Lallemand, perd trente mille voix, soufflet par les soixante-sept mille bulletins de vote qui, dans dix cantons de la banlieue parisienne, ont plébiscité Marty, soufflet par la plus énorme manifestation qu'ait vu Paris depuis trois ans, le dimanche 27 mai, au mur du Père-Lachaise.

La Chambre du Bloc National se sent fichue. Entre les deux ennemis Tardieu et Poincaré, elle hésite, elle ne sait qui choisir. Les mêmes hommes, la même majorité

applaudit les duellistes à tour de rôle. Tardieu se garde bien de leur imposer un choix. Il attend la conférence de Bruxelles. Il surenchérit, il flatte la démagogie nationaliste, parfois, il inquiète la Chambre elle-même en lui servant les plats familiers dont elle commence à craindre qu'ils ne l'empoisonnent. Il prépare sa charge à fond contre les résultats d'une conférence qui — si elle aboutit — sera la capitulation à la fois de l'Allemagne et de la France du Bloc devant les volontés anglaises, italiennes et belges...

Et les élections dominent tout. Qui les « fera » ? La Chambre se rue à l'ignominie. Mais la lente et sûre besogne de déconsidération du parlementarisme que Raymond Lefebvre et moi-même annonçons, en 1919, comme devant être la tâche essentielle des communistes au Parlement s'accomplit.

MAIS que de Jeanfoutres sur les bancs radicaux ! Herriot, possédé par le démon national, répliquait au pauvre Ferdinand Buisson, ce trilobite émuvant de la République tertiaire...

— Votez contre si vous voulez, moi je vote pour les crédits. En Allemagne, tous les démocrates ont voté pour les crédits. Seuls, les communistes ont voté contre. Nous ne pouvons pas agir autrement ici.

Ça, c'est de la grande politique ! Tas d'eunuques ! Ça promet de beaux jours au Bloc des gauches !

Tardieu, dans son intervention, cite le nom de M. Kahn, professeur d'université, radical et membre, si je ne me trompe, de la Ligue des Droits de l'Homme. M. Kahn a commis le crime d'écrire dans une revue de rapprochement franco-allemand, un article contre le Bloc National... en allemand !

Aussitôt, Herriot bondit : — Je ne le connais pas ! Je ne le connais pas ! Et de secouer furieusement sa hure de bistrot pour Séviennes. Possible ! Mais on ne lui demandait rien. On ne saurait apporter plus d'initiative continue dans la lâcheté.

P. V. C.

Le chant de cygne du régime parlementaire

Quel est le sens véritable qu'il faut donner à l'arrêt d'incompétence de la Haute-Cour dans le procès des communistes ? En refusant de juger des hommes dénoncés tous les jours par la presse bourgeoise, comme des « traîtres » et des « agents de l'Allemagne », mis en accusation par un gouvernement ayant la confiance du pays — j'entends du pays bourgeois — pour attentat contre la sûreté intérieure et extérieure de l'État, il semble bien que le Sénat ait commis une faute inqualifiable aux yeux de tous les bons Français selon M. Poincaré. Comment, voici des révolutionnaires qui ont tout fait pour saboter l'expédition de la Ruhr ; qui dans le pays entretiennent une agitation criminelle contre cet acte de pure sauvegarde nationale ; qui se sont rendus dans la Ruhr même, pour s'entendre sur place avec des Allemands. Il se trouve enfin, un homme d'État patriote, assez énergique pour jeter en prison les meneurs, les traduire devant la plus haute juridiction du pays, la Haute-Cour, et cette Haute-Cour refuse de les juger ; mieux, elle renvoie dédaigneusement au gouvernement son décret de mise en accusation !

Quelle conclusion doit-on en tirer ? Le Sénat radical prend parti pour des traîtres (Action Française du 25 mai). Et l'opinion unanime dans toute la presse bourgeoise,

c'est que la Haute Assemblée a été guidée dans son vote par des préoccupations d'ordres purement électoraux. Un tiers du Sénat est renouvelable en janvier prochain. Or la majorité radicale du Sénat préconise la formation d'un bloc des gauches, dont la formule est : pas d'ennemis à gauche. Cette explication que peut paraître à première vue excellente, ne tient pas un instant, à l'examen du mode d'élection du Sénat. Les sénateurs sont élus, on le sait, par département, au suffrage indirect par un collège électoral qui comprend les députés, les conseillers généraux et d'arrondissement, et un certain nombre de délégués élus par les conseils municipaux, à raison de 1 par 10 conseillers. Quelle emprise l'extrême gauche communiste peut-elle bien exercer sur un pareil collège électoral ! Surtout quand l'action électorale proprement dite est condamnée par sa doctrine aussi bien que par son expérience, en tant qu'action révolutionnaire. (Nous aimerions d'ailleurs à constater dans le parti communiste français une désaffection plus absolue, plus totale, de toute « tactique » électorale).

D'autre part, nous devons également nous méfier de l'interprétation trop hâtive que certains d'entre nous ont donné de l'arrêt de la Haute-Cour. On a eu trop vite fait de conclure à une déraite, plus apparente que réelle,

du cabinet Poincaré et à une condamnation par un Sénat « de bon sens », de l'expédition de la Ruhr au nom de je ne sais quel modérantisme ou encore d'un conflit d'intérêts économiques dans son sein. En effet, le succès que le gouvernement remportera au Sénat dans le prochain débat à propos des crédits de la Ruhr, sera à coup sûr, plus considérable qu'à la Chambre même et sa majorité beaucoup plus homogène.

C'est en dehors de toute question politique intérieure ou extérieure immédiate qu'il convient donc de nous situer. Et d'abord, comment le « Complot » se présentait-il au Sénat ? Il est un fait certain, indéniable : c'est que la Haute Assemblée ne prenait nullement au sérieux le soi-disant « crime » que le gouvernement prétendait lui faire juger. Quelque soin que le procureur général Lescouvé ait pris pour dresser son réquisitoire, il n'a pu masquer la pauvreté du dossier recueilli par le juge d'instruction ; quelques lettres, des articles de « l'Humanité », des brochures de Troski et de Radeck et deux « faux » de police. De plus, si certains inculpés présentaient une certaine surface, d'autres ne figuraient comme inculpés que pour en grossir le nombre. Quant à l'action illégale du parti communiste, il était avéré qu'elle s'était montrée impuissante à saboter l'expédition de la Ruhr — nous avons assez regretté notre faiblesse et maudit la veulerie des masses, — tout au plus l'avait-elle gênée. Tout cela valait-il l'apparat de justice d'une Haute-Cour. N'était-ce pas galvauder la plus haute magistrature du pays, selon l'expression même d'un sénateur. Ainsi donc pour la majorité du Sénat, l'attitude du gouvernement semblait-elle dictée par un besoin démagogique de se consolider encore devant l'opinion publique du pays, en apparaissant devant le bolchevisme comme le sauveur. Bien entendu on ne pouvait mettre en doute un instant que le Sénat n'acceptât de bon cœur la mise en scène de la Haute-Cour pour donner plus de poids encore à la condamnation exemplaire des traites. Ainsi se partagerait-il avec le gouvernement les applaudissements de tous les « bons Français ».

Mais Poincaré avait compté sur un Sénat plus pourri et moins imbu de préjugés démocratiques qu'il ne l'est en réalité. A naviguer tous les jours dans les couloirs d'une Chambre qui dépasse en ignominie tout ce qui nous a été donné de voir précédemment, et où les derniers républicains sont les socialistes, un gouvernement perd vite tout simple souci parlementaire. De plus, à force de ne trouver en face de lui au Palais Bourbon qu'une majorité abjectement servile et une opposition concentrée dans le tout petit noyau maladroît de l'extrême-gauche, Poincaré — et c'est une faute que n'aurait pas commise cette fine et souple canaille de Briand — s'est grisé d'autoritarisme maladroît, même avec ses excellents vieux sénateurs. Ne les avait-il pas quelques jours seulement avant la Haute-Cour, traité par dessous la jambe en posant avec aigreur la question de confiance à propos de l'heure d'été qu'ils tenaient tout particulièrement à ne pas voter. Tant de manque d'égard vis-à-vis d'eux, qui toujours avaient soutenu le gouvernement, commençait par les inquiéter. A la réunion de la Haute-Cour ils ne s'y trompèrent plus : Millerand avait raison quand il leur disait que Poincaré était en train de saboter consciemment ou inconsciemment le régime même, et que bientôt sur les ruines de la démocratie

n'importe quelle réaction, ou n'importe quelle révolution pourrait venir planter le drapeau blanc ou le drapeau rouge.

Or le Sénat reste essentiellement conservateur et il a toujours pris au sérieux son rôle traditionnel de gardien de la constitution. En 1923, la majorité du Sénat reste démocrate à la façon de la minorité du Sénat de 1848. Héritier des institutions républicaines et démocratiques qui lui ont été léguées au cours du XIX^e siècle, à travers sept constitutions et deux chartes, le Sénat constatait en 1923, avec une tristesse vraiment touchante, la désinvolture avec laquelle une Chambre d'hurluberlus et d'hommes d'affaires cyniques compromettait la dignité de la République. L'affaire du complot fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Cette fois, le Sénat était décidé à agir : il se refusa à jouer le rôle que le gouvernement lui avait départi, et contre lui, contre la majorité de l'opinion française — je parle toujours de la France bourgeoise — il défendit qu'on attentât à la plus haute institution démocratique, la Haute-Cour ; il interdit qu'on transformât avec sa complicité en un épouvantail à moineaux, un tribunal politique solennel, le seul qui eût conservé un certain prestige dans la République.

Cette décision d'ailleurs nous paraît imprégnée du plus pur esprit de classe. Le Sénat croyait servir véritablement sa classe en veillant sur les institutions qui ont fait sa véritable puissance dans le demi-siècle dernier. Et de fait, il est à constater que le communisme ne fait de progrès dans les pays de vieille démocratie que dans la mesure où se gangrène plus profondément chez eux le régime parlementaire. En face de lui, seul le communisme se présente au yeux des masses, comme une force jeune et saine. Lui seul rejette l'action électorale de plus en plus méprisée, à l'arrière plan, l'utilise tout au plus — c'est le cas en France pour la candidature Marty — comme moyen d'agitation légale et sabote le parlementarisme jusque dans le Parlement même.

Mais alors, la démission de Poincaré ? Geste irréflecté, accompli dans un instant de colère. Démission vite rattrapée d'ailleurs et sans portée politique. Millerand lui-même a préféré ne point en profiter.

Voilà ce qu'il convenait de dire au sujet de l'arrêt de la Haute-Cour dans une revue de critique révolutionnaire comme la nôtre ou, nous n'avons pas à exploiter dans un sens politique — qui devient trop facilement démagogique — un succès plus apparent que nous l'avons vu, que réel (à part bien entendu l'élargissement de nos camarades inculpés). Mais quelque soit la volonté du Sénat de préserver le régime parlementaire et les institutions démocratiques du pays, il est bien évident qu'il est en face d'une tâche au-dessus de ses vieilles forces. Car pour aller jusqu'au bout de son action conservatrice, il devrait engager avec la Chambre des députés actuelle, une lutte où il serait fatalement vaincu. A la prochaine consultation électorale, on pourra se faire une idée plus complète du discrédit où le Parlement sera tombé et du mépris unanime dans lequel sombrera le suffrage universel. La besogne des révolutionnaires de droite et de gauche en sera d'ailleurs facilitée. Mais ce sera la Haute-Cour qui aura fait le dernier geste, jeté le dernier cri. Quand elle faillira, le dernier rempart du régime se sera écroulé.

MARCEL FOURRIER.



SUS A PASCAL ?



Nous célébrons les centenaires à tour de bras ; avant-hier Renan, hier Pasteur, demain Pascal ; parmi le présent, plutôt avare, incapables de promouvoir l'avenir, nous nous gargarisons des gloires de notre passé, et nos gens de lettres, à chaque fois, de disputer sur les tendances : êtes-vous pour Renan, êtes-vous pour Pascal ? droite ou gauche ? La revue *Les Lettres* — revue de catholiques qui ont l'ambition de redonner à notre vie moderne un ton catholique et de ne plus encaisser purement et simplement, en moutons bien dociles, les coups, que le *combisme*, qu'on ne doit jamais croire tout à fait mort en France, voudrait leur asséner — vient de publier dans son n^o de mars, sous la signature de l'abbé Calvet, professeur à l'Institut Catholique de Paris, un article sur Pascal qui est bien curieux et qui prouve, une fois de plus, combien l'auteur des *Pensées* et surtout des *Provinciales*, est resté suspect aux yeux de beaucoup de catholiques et nommément de la Compagnie de Jésus, cette forteresse (depuis la Réforme et l'ascension de la bourgeoisie) du catholicisme dans le monde moderne. Avoir la peau de Pascal : ce n'est pas seulement un certain clan d'universitaires rationalistes et démocrates (naguère, un nommé Mathieu prétendit démolir Pascal en le traitant de *faussaire*) qui nourrit toujours cette ambition sournoise et jamais assouvie ; nos Jésuites non plus n'ont pas désarmé et caressent toujours rageusement le désir de prendre leur revanche. Il faudrait, à cette fin, arriver à démontrer que Pascal ne fut qu'une espèce de *poète lyrique*, dont la pensée, au fond, a été bien surfaite et qui ne mérite pas, comme penseur, la gloire qu'il a conquise. Et c'est bien là le but qu'essaie d'atteindre l'abbé Calvet dans son article « Ce serait, écrit-il, bien parler de Pascal que de dire qu'il fut un admirable exemplaire d'humanité héroïque, un mathématicien génial, un très grand écrivain lyrique ». Mais... c'est tout : n'allez pas, après cela, vous égarer à la suite de ce catholique qui n'est pas « un catholique de tout repos » dont la sainteté est « hors rang » (c'est le saint de la religion janséniste) et dont la pensée est fautive. Sa raillerie des théologiens, comme celle de Molière des médecins, n'est pas la marque d'un très grand esprit, « on éprouve quelque souffrance de voir ce grand génie plaisanter un peu lourdement sur la grâce suffisante qui ne suffit à rien ». Il n'a rien compris à la casuistique (les casuistes ? ah ! les braves gens !) ni même à la morale chrétienne ; il a détraqué cette pauvre Mlle de Roannez ; il a eu bien tort de se gausser d'Escobar qui était plus malin et en savait beaucoup plus long que lui sur la nature humaine ; et — goûtez-moi cette malice — « si la *Ligue des Droits de l'Homme* avait existé au XVII^e siècle, elle aurait été pour les casuistes contre Pascal » (1) quoique « des hommes, dont la sottise est sans limite, voient volontiers

(1) Le trait ne manque pas de roserie, et il est notoire que notre *Ligue des Droits de l'Homme* a souvent montré, notamment pendant la guerre et depuis l'armistice, un esprit tout à fait digne d'Escobar : le *probabilisme* n'est nullement le privilège des Jésuites, et pas mal d'organisations laïques ont eu une casuistique qui ne l'a pas cédé, en souplesse et en décisions... extravagantes, à celle d'Escobar. Il suffit de rappeler la casuistique des socialistes qui, tout en se proclamant toujours des révolutionnaires à tous crins, avaient une pratique humblement réformiste.

dans Pascal le champion des droits de l'homme contre la tyrannie cléricale » ; or, « en condamnant la casuistique par une sentence brutale et sans nuances, Pascal a pris position contre le progrès humain et contre les Droits de l'homme » (2). La grande erreur de Pascal, c'est, en effet, *Les Provinciales*, qu'on ne saurait décidément lui pardonner. « Il venait du monde et des mathématiques ; il ne savait rien de la théologie ; on l'a jeté brusquement dans la querelle doctrinale la plus compliquée qui puisse être. Il n'y a rien compris, mais il est parti avec une belle fougue, parce qu'il avait l'âme généreuse. On lui a raconté des histoires de croquemitaine et il les a crues d'abord et sans examiner ». Quant au *Pensées*, si Pascal convertit encore des libertins, « ce n'est pas par ses raisonnements qui sont faibles, c'est par son éloquence qui est divine ».

... « Certes, j'admire la poésie de Pascal, mais je ne puis me résoudre à admirer toujours sa pensée. Pascal était probablement (sic) un grand penseur, mais... il n'a pas eu le temps de nous faire confidence de ses pensées les plus fortes. Ce qu'il a écrit est obscur, incomplet et décevant ». Il n'a laissé que « des brouillons de malade » qu'on a eu bien tort de monter en épingle, et même, en les publiant, on l'a trahi. Et ces *Pensées* qu'on dit si originales, sont parfois dignes de Joseph Prudhomme lui-même, et aussi naïves que leur commentaire par ce brave M. Havet ; et, après tout, leur forme seule est neuve, le fond a été pillé un peu partout, dans Montaigne, dans Platon. Le fameux argument du pari, par exemple, est dans *Phédon*. « Mais Pascal a géométrisé Platon. C'est nouveau, je l'accorde, et génial... si vous voulez ». Sa diatribe contre les libertins ? Pages incomparables, sans doute, mais « ce n'est pas là de la philosophie, c'est de l'éloquence, de la piété lyrique, de la poésie ». Sa description de notre misère et de notre grandeur ? « Mais sur cette description, Pascal a établi un raisonnement qui me semble ruineux ». Et la religion a pour rôle de nous rapprocher de Dieu et de nous sauver, non d'enrichir notre psychologie en flattant notre curiosité. Au demeurant, « ce n'est pas la nature humaine qu'il s'agit d'expliquer par le péché originel ; c'est le péché originel

(2) Les Jésuites défenseurs et héritiers du progrès humain ! Ceci est beau, d'une beauté vraiment transcendante, et ressemble beaucoup aux prétentions de nos démocrates plus férus du progrès, on le sait, que quiconque sous la calotte des cieux. La vérité, c'est que les Jésuites, (je parle de l'ordre et non des individualités, car il y a eu, et il y a toujours des Jésuites très remarquables dans tous les genres d'activité), représentent, comme les démocrates, la médiocrité : qu'on considère leurs méthodes d'éducation, leur politique ou leur conception de la morale et de la vie chrétienne, ils sont toujours pour la médiocrité ; ordre essentiellement pratique et empirique, ils sont comme les bourgeois démocrates en politique ou les Anglais en philosophie, profondément médiocres — ni théologiens, ni mystiques, ni artistes. Je vois en eux la parfaite expression des tendances bourgeoises au sein du christianisme, dont l'esprit véritable est pourtant si peu bourgeois ; et j'entends par bourgeois ce mélange de gentilhommie et de bourgeoisie que Molière a immortalisé dans M. Jourdain. C'est, en effet, toujours aux Jésuites que vont les préférences d'une noblesse déchuë, courtesane et vaniteuse et d'une bourgeoisie enrichie et qui veut singer la noblesse.

qu'il s'agirait de me faire accepter comme une pièce de ma religion, après l'avoir exactement défini. De ce péché originel (3), Pascal se fait une idée fautive qui n'est qu'une contrefaçon du dogme chrétien, si bien qu'après avoir posé le problème de travers, il le résout par un principe de contrebande ».

Ainsi, grand poète lyrique, tant qu'on voudra, âme ingénue, frénétique et passionnée, oui, mais... *esprit faux, penseur douteux* ; Pascal n'est pas du tout un grand esprit, c'est, au mieux, un grand cœur, et encore l'a-t-il dur, et sans aucune tendresse (4) et mieux vaudrait dire, imagination brillante, forcenée et romantique ; somme toute, *raison faible*. Quel guide allez-vous donc nous proposer là ? Admirez sa poésie, encore une fois, elle est sublime ; mais prenez garde, grand Dieu, à sa pensée : elle est faible, elle est fautive.

Cet article de l'abbé Calvet ressemble à une exécution... capitale ; la tête de Pascal était mise à prix par la Compa-

(3) Pour comprendre l'espèce de répulsion qu'inspire aux Jésuites la théorie du péché originel chère à Pascal, il ne faut pas oublier qu'il y a chez eux une sorte d'optimisme psychologique, qu'on pourrait qualifier de *démocratique* ou de *rousseauiste*. M. Ernest Scillié a très bien fait voir, dans son petit livre *Le Péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines*, la part que les Jésuites missionnaires, — ceux du Canada, par exemple, avec leurs *Lettres édifiantes*, — eurent dans la formation de la sociologie mystique propre à Rousseau, dont la base psychologique est la croyance en la *bonté naturelle* de l'homme, que les missionnaires crurent retrouver dans les sauvages. Fénelon, par son *Télémaque*, a beaucoup contribué également à la propagation de cette sociologie mystico-naturaliste, dont Rousseau sera le grand prophète. Et M. l'abbé Brémond, qui appartient à la Compagnie de Jésus, a fait, on le sait, une *Apologie de Fénelon* et il est un partisan de *l'humanisme dévot*. Et voilà sans doute pourquoi M. l'abbé Calvet peut trouver Pascal opposé au progrès humain ! Nous, révolutionnaires, formés à l'école de Proudhon, de Marx et de Sorel, nous pouvons nous dire complètement émancipés de cette psychologie optimiste à la Rousseau ; le socialisme vraiment prolétarien n'a plus rien de *rousseauiste*. La mission historique du prolétariat ne vient pas, à nos yeux, de ce fait que le prolétaire serait plus près de la nature et, par suite, meilleur, comme ces sauvages dont le XVIII^e siècle s'enchantait ; mais de ce que, au contraire, *travailleur extra-qualifié*, enfant de la grande industrie moderne, ce produit extrême de la civilisation occidentale, est appelé à acquiescer au cours de la lutte révolutionnaire qu'il a entreprise contre la bourgeoisie les qualités qui le rendront apte à gérer l'héritage de la civilisation capitaliste, il est destiné, par *droit historique*, et non plus du tout par *droit naturel*, à reprendre des mains de la bourgeoisie devenue, comme l'avait été déjà la noblesse, purement parasitaire, le flambeau de la civilisation. Je conseille vivement à ce propos, de relire les *Illusions du Progrès*, de Sorel, ce livre que d'aucuns, rousseauistes sans doute impénitents, ont baptisé d'effroyablement *réactionnaire*, mais qui établit d'une manière magistrale, que l'idéologie du progrès fut celle qui, formée à la fin du XVII^e siècle, correspondit à une société de plus en plus frivole où une aristocratie en décadence se mélangeait à la bourgeoisie montante pour constituer cette aristo-ploutocratie dont les Jésuites ont toujours été les éducateurs de prédilection et qui ne peut évidemment concevoir pour le pessimisme de Pascal que l'horreur la plus profonde.

(4) M. Calvet a donc bien mal lu le *Mystère de Jésus*, où il y a des accents d'une tendresse chrétienne si extraordinaire. Vraiment, M. Calvet exagère ; il a voulu trop bien servir les Jésuites ! A quiconque lira ce document unique qu'est le *Mystère de Jésus*, il sera impossible de méconnaître ce qu'il y a de sensibilité profonde et vraiment tendre dans ce grand cœur de Pascal. Rien de tendre, disait Renan, comme l'homme austère : et ce mot de Renan s'applique admirablement à Pascal, comme d'ailleurs au vieux Corneille, auprès de qui Racine, le soi-disant *deux* Racine, a toute la dureté d'un *érotique*.



gnie de Jésus : La voici qui gicle dans le panier fatal ; les gens à tendances romantiques et que les « saint hors rang » intéressent plus que les saint du calendrier pourront bien se passionner encore pour Pascal, mais les gens sérieux et les philosophes raisonnables ne devront plus en tenir aucun compte. Qu donc nous parlait de la victoire de Pascal ? Pascal est vaincu, au contraire : barrés de lui et libres de nous abandonner enfin à un « catholicisme de tout repos ».

La bourgeoisie, depuis la guerre, est affamée de sécurité ; elle voudrait bien pouvoir digérer sa victoire — sa double victoire : victoire sur l'Allemagne féodale et victoire sur le prolétariat révolutionnaire — en toute tranquillité ; elle a fait litière de tout son vieux libéralisme, et, comme dit Robert Louzon en un article très intéressant de *l'Humanité*, elle est passée du *Liberty Hall* à la *rue de Madrid* ; l'économie du fer a remplacé l'économie du coton ; l'impérialisme s'est substitué au manchestérianisme.

« Les industriels du Lancashire, écrit Louzon, ont célébré leur victoire, la victoire du textile et du libre-échange, en édifiant dans leur capitale un vaste hall, le plus vaste de l'époque, pouvant contenir 6.000 auditeurs, et qui est dédié à la Liberté. Une salle de réunions publiques, où, librement, le peuple vient entendre de libres discussions, c'est bien là le symbole de la politique de Manchester. Soyez tranquilles ! Le Comité des Forges n'édifiera point, lui, des salles de meetings. Si vous voulez voir ce qu'est le Comité des Forges, allez à son siège, rue de Madrid. Là aussi, se trouve un symbole. Le 5 et le 7 de la rue de Madrid forment un uniforme et vaste bâtiment, à la façade plate, sans ornements ni inscriptions, les fenêtres grillées, l'aspect d'un couvent. Et, en effet, c'est presque un couvent. Ce sont les locaux d'un pensionnat de Jésuites pour jeunes gens de bonne famille... Et ceci est dans l'ordre. Car c'est bien la Compagnie de Jésus qu'évoque inévitablement à l'esprit le Comité des Forges... Autorité et domination, tels furent les mots d'ordre des Jésuites ; autorité et domination, tels sont les principes dont le Comité des Forges avec une admirable ténacité, et en conformité avec les exigences de son industrie, poursuit la réalisation. Il n'est point jusqu'à l'anonymat, jusqu'à l'impersonnalité chère à la Compagnie de Jésus qu'on ne retrouve au Comité des Forges. On ne travaille point pour soi, on travaille pour l'ordre. Ce n'est point la gloire individuelle, c'est la puissance collective qu'on poursuit. Luther et Calvin sont immortels : qui connaît le nom des généraux des Jésuites ? Le souvenir de Colden et de Bright est encore vivant : qui se souviendra demain de M. Pinot ? »

On ne saurait mieux dire, ni mieux caractériser la mentalité de notre bourgeoisie d'après-guerre, dominée par



le Comité des Forges, la Compagnie de Jésus et l'Action Française, affamée d'autorité, de domination et de sécurité, chez qui l'esprit libéral est complètement mort et qui a horreur de toute tendance révolutionnaire, n'ayant plus qu'un dieu : l'Ordre, un ordre qui ressemble terriblement à celui qui est l'idéal de la Compagnie de Jésus, reposant tout entier sur l'obéissance passive de sujets bien sages, bien dociles et bien pensants. Faut-il donc s'étonner que Pascal ne soit plus l'homme de cette bourgeoisie, et que l'abbé Calvet ait pu écrire l'article que je signale ? C'est de la même manière qu'il faut s'expliquer certain article écrit, il y a deux ans, contre Bergson par un farouche partisan de la scolastique et où Bergson était traité d'imbécile avec une irrévérence que personne ne s'était encore permise. Dans l'article de l'abbé Calvet, sous des formes sans doute plus courtoises et plus... sournoises, Pascal, au fond, n'est pas mieux traité ; il n'est pas assimilé à un imbécile, mais c'est tout comme : voyez comment *Les Provinciales* y sont l'œuvre d'un néophyte ingénu et fougueux qu'on lance dans une querelle où il n'entend goutte ! Pascal n'y fait-il pas figure d'un sot étourdi et habilement manœuvré par ces satanés Jansénistes ?

Non, Pascal ne peut être l'homme de notre bourgeoisie française d'après-guerre, et si elle célèbre son centenaire, ce sera pure hypocrisie, snobisme traditionaliste, exploitation littéraire : à son esprit d'union sacrée, qui ressemble si fort à un obscène gâchis spirituel, et que dominant nos Jésuites avec leur subtilité machiavélique où un irrédurable esprit de domination sait revêtir jusqu'à de fallacieuses formes démocratiques, un Pascal ne saurait convenir : sa conscience est trop droite et trop affamée d'absolu, sa raison trop intraitable, sa morale trop austère, son christianisme trop sublime ; et la bourgeoisie a besoin plus que jamais de ces braves gens que sont les casuistes, pour concilier d'une part un Dieu auquel elle croit comme au gendarme avec le Mammon « nouveau riche », auquel elle s'est vendue corps et âme, et, d'autre part, son idéologie pseudo-libérale avec la nécessité de recourir de plus en plus à des procédés très anciens régime pour résister à la Révolution...

M. l'abbé Calvet trouve que *Les Provinciales*, ce fut la grande erreur de Pascal. On peut dire alors que cette grande erreur fut partagée par tout ce que la société française du XVII^e siècle comptait d'honnête, de fort et de droit : Pascal eut alors l'applaudissement universel de toute cette élite bourgeoise, profondément morale et chrétienne, dont le Jansénisme fut l'expression religieuse, Boileau le critique littéraire, Bossuet le grand orateur sacré, Molière le grand comique et Corneille le grand tragique — bourgeoisie qui fit la vraie grandeur du XVII^e siècle,

à qui la morale relâchée des Jésuites de cour était en horreur et qui ne supporta l'absolutisme de Louis XIV qu'à grand-peine, se laissant même aller, malgré tout son respect pour la majesté royale, jusqu'à des remontrances à peine déguisées par la bouche des Vauban et même des Racine. De cette bourgeoisie profondément libérale, au sens le meilleur et le plus fort du mot, un Le Play se faisait encore, au XIX^e siècle, l'interprète, lui qui faisait dater la décadence française de 1661, c'est-à-dire du gouvernement personnel et absolutiste de Louis XIV. Et j'ai déjà signalé que, vers la fin du Second Empire, elle avait encore trouvé un organe dans ce *Journal des Débats* qui compta Renan pour collaborateur. Mais, aujourd'hui, elle est bien morte — et notre bourgeoisie actuelle, bonapartiste en politique, jésuite en religion, ploutocratique en économie, affamée avant tout d'ordre, d'un ordre tout mécanique et matérialisé, fait d'un Barrès et d'un Maurras, ses prophètes intellectuels — d'un Barrès, si joliment nommé « petite secousse », par le terrible Léon Bloy, et qui trouvait, lui aussi, le catholicisme de Péguy « tout plein de désordres immenses » (5) ; d'un Maurras, élève des Bons Pères, jésuite laïque à la manière d'Auguste Comte, dont il se dit, au reste, avec ferveur, le disciple, catholique de gouvernement, à qui la Bible et les Evangiles sont en horreur, comme toute espèce de sublimes d'ailleurs, leur préférant de beaucoup de petits poètes genre Moréas (6) ou Raoul Ponchon.

Avoir la peau de Pascal... M. Calvet a commencé de sonner l'hallali ; il a décapité l'auteur des *Provinciales*. Vous le prenez pour une tête ; on accreditait dans le monde, on affirmait comme vérité incontestable, que Pascal était notre plus grand penseur français, supérieur à Descartes lui-même aux yeux de beaucoup ; mais détrompez-vous, bonnes gens : serait-il possible que le pourfendeur des Jésuites fût un authentique grand penseur ? Non, non, la chose est impossible, et M. Calvet vous le démontre ! Voyez-le donc, votre cher, votre grand Pascal, voyez-le tel qu'il est, mais c'est tout au plus un grand... lyrique, vous dis-je, admirable de sincérité, sans doute, héros personnel sublime, tant qu'il vous plaira, mais... comme il pense mal, et faux, et faiblement, ce prétendu grand penseur ! Sans compter que sa morale sublime et son christianisme héroïque peuvent détraquer pas mal de simples âmes, et que, somme toute, il n'est pas exempt,

(5) Barrès a d'ailleurs commencé sa carrière littéraire par des exercices spirituels où il y a comme un parfum de jésuitisme subtil, — c'étaient les exercices spirituels d'un *érotique romantique et quiétiste* ; des catholiques se sont scandalisés qu'après la Grande Guerre il ait publié le *Jardin sur l'Oronte*, mais notre Barrès n'a jamais rien eu d'un héros ; son nationalisme est tout romantique et participe de ce goût des ruines qui avait seulement chez Chateaubriand une grandeur et une noblesse qu'on chercherait en vain chez... « petite secousse ». *Du sang, de la volupté et de la mort* — il y a chez ce soi-disant grand héraut du nationalisme français une secrète complaisance pour la pourriture, qu'il semble aimer à respirer ; Baudelaire a écrit *la Charogne*, mais Baudelaire est un grand idéaliste, que le spectacle de la décomposition désempère et supplicie ; spleen et idéal ; Barrès au contraire, y goûte une sorte de délectation morose et de plaisir raffiné et pervers.

(6) Lasserre, un jour, s'est permis de traiter Moréas de petit grand poète ; ce fut là de sa part une audace sacrilège que Maurras, certainement, ne lui a pas pardonnée, et c'est sans doute pour cela que Lasserre a du cesser à l'A. F. sa *Chronique des Lettres* qui était pourtant bien plus intéressante, plus forte et plus compréhensive que ce que nous servent aujourd'hui nos *Orionides*. Le *Credo* littéraire et esthétique de Maurras est très... *cénaculaire* ; un esprit de la valeur de Lasserre ne pouvait évidemment s'y enfermer ; le cadre étant trop étroit, il a du en sortir pour ne pas le faire éclater.

lui non plus, *d'orgueil personnel*, et qu'il va jusqu'à dire que, si le pape le condamne — le pape qui n'aime pas les savants : quelle sottise ! — il en appellera au tribunal de Jésus-Christ lui-même. Evidemment, l'obéissance passive, à ce Pascal, n'était pas son fait ; il n'avait rien d'un Jésuite. Autorité et domination, d'une part ; obéissance *cadavérique*, de l'autre : telles sont, pour notre bourgeoisie d'après-guerre, les colonnes du temple social ; et la société doit ressembler à une énorme *jesuitière* où de Bons Pères, au despotisme très éclairé, nous fabriqueront, moyennant une aveugle obéissance, un bonheur anonyme, uniforme et tout composé d'exercices spirituels. Mais, pour arriver à un si bel ordre, il faut, au préalable, avoir la peau de quelques *hérétiques* et, notamment, celle de ce Pascal, dont l'éloquence, M. Calvet dit *divine*, mais je crois bien qu'il pense *diabolique* (il est parfois difficile de distinguer) a porté à la Compagnie de Jésus de si rudes coups qu'elle ne s'en est jamais, depuis, bien relevée et que les termes *Jésuite* et *escobarderie* ont toujours pour les profanes un sens infamant. La grande guerre est survenue, qui permet bien des espérances, l'état d'esprit *union sacrée* réduisant nos anticléricaux à une faible défensive molle et quasi honteuse, et donnant à nos soldats du pape, enveloppés du drapeau tricolore, une audace toute nouvelle. On l'aura, ce Pascal — on a bien eu... les Boches !

Et je ne fais pas ce rapprochement à la légère, au hasard de la plume. La guerre de 1914-1918, pour nos catholiques, a été une guerre sainte, où il s'agissait, pour Rome et la Fille aînée de l'Eglise de prendre leur revanche de la Réforme et d'avoir la peau de Luther. C'est notre Maurras qui a établi la fameuse filiation : Luther, Rousseau, Kant, Hegel, le pangermanisme, etc... la guerre de 1914-1918 — Maurras dont on connaît le farouche *antigermanisme*, Maurras qui trouvait, naguère, le catholicisme supérieur au protestantisme parce que... *moins chrétien*. (Rome, pour Maurras, a *décanté* le christianisme, l'a purgé de son *anarchie* essentielle : pour nos bourgeois, selon la boutade célèbre de Proudhon, faut de la vérité, pas trop n'en faut, faut de la religion, mais pas trop n'en faut non plus). Sans doute, M. l'abbé Calvet ne va pas jusqu'à traiter Pascal de *Boche* ; mais il conteste que Pascal incarne éminemment le génie français (il est bien au-dessus de cette fonction, écrit-il, il s'est tiré à part, en dehors de toute littérature, et il est entré avec une telle résolution dans les retranchements que je n'ose plus trop l'aimer, il me fait presque peur). D'ailleurs, sa certitude, qui se fonde sur le cœur, n'est-ce pas, au fond, la

fameuse théorie de l'immanence, chère aux Germaniques, et comme la conscience de Rousseau ou la raison pratique de Kant, et, pour la comprendre, ne faut-il pas, en effet, les lumières supplémentaires de Rousseau et de Kant ? Mais non, ce Pascal n'est pas vraiment une représentant de l'esprit français ; s'il n'est pas *Boche*, il est tout au moins *singulier*, anarchique au fond, — et le jansénisme n'est-il pas, au reste, proche parent du calvinisme, du luthéranisme et du protestantisme en général ? Ces Jansénistes, ce sont nos *Réformés* à nous, — des rebelles, des

réfractaires, des indisciplinés, incapables de se plier à la règle de Loyola, qui est par excellence celle de l'ordre, de l'ordre français. Loyola, sans doute, est Espagnol ; mais ne faut-il pas, selon M. Maurice Legendre, que, quittant l'Allemagne de Luther, de Hegel et de Marx, nous mettions à l'école de l'Espagne, de Loyola et de Balmès ?

Cette guerre de 1914-1918 a été, je le répète, pour nos cléricaux français, une vraie guerre de religion, où il s'agissait de prendre une revanche sur ces sales huguenots, qui avaient osé, en 1870, nous battre, nous, les Invincibles. On sait d'ailleurs qu'en 1870, pour l'Impératrice et son entourage clérical, la guerre contre l'Allemagne avait été déjà considérée comme une guerre sainte ; — et combien de fois Maurras n'a-t-il pas reproché aux libéraux (7) d'avoir de singulières tendresses pour la Prusse protestante, aux dépens de l'Autriche catholique ? Nos cléricaux sont de fa-

rouches *chauvins*, parce que, pour eux, la France est toujours, naturellement, la Fille aînée de l'Eglise, et qu'ils espèrent, grâce à elle, faire triompher en Europe une espèce d'*internationalisme blanc*, dont la France monarchi-

(7) Aujourd'hui, Maurras nous reproche, à nous socialistes, notre tendresse germanophile, en même temps d'ailleurs qu'il démontre, à tour de bras, que la Révolution vient d'Allemagne, — ce qui n'est pas très conséquent, mais il espère démonter certains socialistes niais par cet argument soi-disant patriotique. Il s'agit en l'espèce de savoir qui triomphera de l'Europe blanche ou de l'Europe rouge ; Maurras est un *internationaliste blanc* camouflé en patriote ; et les socialistes seraient en effet, de singuliers niais, s'ils se laissaient démonter par l'argumentation captieuse de notre élève des Bons Pères. Paris, capitale de la Révolution européenne, va-t-il devenir la capitale de la Réaction européenne ? Toute la question est là — et si nos nationalistes détestent tant Berlin et Moscou, qu'ils disent alliés, c'est qu'il faut détacher de cette coalition germano-russe qui ne pourra être que révolutionnaire, tout ce qui, dans le Paris socialiste, est susceptible de se cabrer, par un singulier *chauvinisme* inconscient ou avoué, contre la soi-disant tyrannie de Moscou.

que et catholique, la vieille France de saint Louis et de Jeanne d'Arc, serait l'âme. Et le *Boche*, c'est le *huguenot*, qui s'est séparé de Rome, qui a prononcé le diabolique *los von Rom*, et brisé ainsi l'unité chrétienne de l'Europe, — crime inexpiable dont rien que la mort ne peut expier le forfait. L'Allemagne luthérienne, comme le Reich de Bismark, — voilà, pour nos cléricaux et nos nationalistes, le *delenda Carthago* ; il s'agirait de nous ramener, par delà la Réforme et la Révolution française, dont on annihilerait les effets désastreux, à une sorte de théocratie où le Roi de France Très-Christien serait l'épée fidèle du Pape rétabli dans sa suprématie spirituelle et temporelle. M. René Johannet, collaborateur de la Croix et des Lettres, ne s'en cache pas : il voit la route libre pour Rome, depuis que Berlin et Moscou ont été l'un vaincu et l'autre... *décapité* ; ces deux grands ennemis du catholicisme, le luthéranisme et l'orthodoxie grecque, ont été par la guerre affaiblis ou même éliminés ; il ne reste plus qu'à rétablir dans toute l'Europe, sous l'égide française, le règne de la Congrégation et de la Compagnie de Jésus. La France ferait pénitence ; elle abjurerait l'erreur révolutionnaire, demanderait pardon à l'Europe de l'avoir égarée, et, rentrée la première dans l'ordre traditionnel, la ramènerait à sa suite dans les sentiers de la Vertu monarchique et cléricale. Notre Perrette fait toujours de beaux rêves ; elle est incorrigible, notre Perrette ; mais... *adieu, veau, vache, cochon, couvée*. Devant la réalisation de ces rêves mirifiques, un obstacle imprévu s'est dressé, et c'est... cette infernale Russie des Soviets, qui a ramassé le drapeau révolutionnaire et le déploie, avec une ardeur diabolique, par-dessus toute l'Europe bourgeoise en train de se *cléricaiser* (8) grand train. Et l'on ne s'étonnera plus dès lors que M. René Johannet ait parlé du *hideux prolétariat* ! C'est une haine de *sacristain* qu'il lui a, en effet, vouée !

Il ne faut pas se le dissimuler : un drame spirituel, d'une grande profondeur, et décisif, se passe sous nos agitations politiques et sociales. L'Europe est travaillée entre la contre-révolution et la révolution — c'est-à-dire qu'il s'agit de savoir si elle pourra enfin donner une conclusion à toute l'évolution moderne, et faire de la Renaissance, de la Réforme et de la Révolution française, ces *transitions*, comme dit Proudhon, la *préface* à la civilisation du Travail, ou si, par lâcheté spirituelle, elle fera machine en arrière, vers une sorte de nouveau Moyen-Age. La faillite de la démocratie bourgeoise ne fait plus de doute pour aucun esprit averti ; il s'agit seulement de tirer de cette faillite des conclusions non réactionnaires, mais révolutionnaires. Nous avons constaté l'affaissement de l'esprit libéral dans toute la bourgeoisie européenne et, notamment, dans la bourgeoisie française ; comme dit Louzon, du *Liberty Hall*, elle est passée à la rue de Madrid. Mais que représente exactement la domination du Comité des Forges, au point de vue économique, et de la Compagnie de Jésus, au point de vue spirituel ? Le capitalisme, de libéral et industriel, est devenu impé-

(8) En Italie, Mussolini se rapproche des catholiques et lâche les francs-maçons qui, pourtant, par la bouche de leur grand-maître, s'étaient empressés de se rallier à lui. Et *Aventino*, le correspondant à Rome de l'Action française, qui d'abord se montrait très réservé vis-à-vis du fascisme, y adhère maintenant avec enthousiasme. Bonaparte le Jacobin rétablit le Concordat et fit de l'épiscopat sa gendarmerie sacrée ; Mussolini, l'ex-socialiste et républicain, semble vouloir, lui aussi, faire son Concordat avec Rome ; cela ne signifie pas, sans doute, qu'il rétablira le Pape dans son pouvoir temporel, ce qui serait renier le *riorgimento* et détruire l'unité italienne, mais il s'agit de faire pièce avant tout au prolétariat révolutionnaire.

rialiste et financier ; la bourgeoisie industrielle, promotrice de la civilisation libérale, cède le pas à la bourgeoisie ploutocratique, alliée aux restes de l'ancienne aristocratie : tel est le fait, sinon engendré, du moins prodigieusement développé par la « grande guerre » ; et cette bourgeoisie ploutocratique (9) trouve en politique son expression adéquate dans le bonapartisme, et, en religion, son truchement le plus fidèle dans la Compagnie de Jésus. Les Jésuites, au XVII^e siècle, étaient surtout chers aux *gens de cour*, à toute cette aristocratie courtisane et absenteiste, qui gravitait, désœuvrée et parasitaire, autour du Roi ; la bourgeoisie proprement dite, sérieuse, austère, groupée autour des *Parlementaires*, était pour les Jansénistes, et détestait les Jésuites et leur *morale relâchée* ; et c'est elle qui applaudit aux *Provinciales* de Pascal. Aujourd'hui, les Jésuites sont toujours pour nos gens qui n'ont que des titres et de l'argent, c'est-à-dire les survivants d'une aristocratie de plus en plus inutile et nos gros bourgeois enrichis les éducateurs par excellence, ceux à qui cette aristo-ploutocratie aime à confier ses fils, pour en faire de *parfaits mondains*, sans énergie, sans conviction, d'une religion superficielle, toute en rites et en attitudes, et dont le seul sentiment actif sera une haine recuite pour le *hideux prolétariat*. Et Pascal, évidemment, je le répète, ne saurait être l'homme de cette aristo-ploutocratie.



En 1850, après l'expédition de Rome, Proudhon écrivait ceci dans ses fameuses *Confessions d'un Révolutionnaire* :

« Rien ne se détruit dans le monde, rien ne se perd : tout

(9) L'esprit de l'Action Française n'est pas vraiment royaliste, il est, lui aussi, tout imprégné de bonapartisme. Avant la guerre, on aurait pu croire qu'il y avait vraiment des royalistes dans les rangs de ceux qui suivent Maurras et Daudet ; c'était une illusion. Aujourd'hui, l'A. F. fait sa partie dans le Bloc National, qui est la représentation politique adéquate de la ploutocratie française, laquelle avant tout, a besoin d'un *pouvoir fort* pour mater les révolutionnaires. Une bourgeoisie, peu soucieuse du droit (Maurras n'a que raille-ries pour l'esprit juridique, il estime avec Goethe que l'ordre est bien plus important que la justice) affamée de sécurité et de bonnes affaires, profondément indifférente pour toute mystique et toute théologie, comme toute métaphysique, aura toujours une prédilection marquée pour le régime bonapartiste, où la religion est ravalée au rang de servante du Pouvoir civil, le Droit traité de sédition et d'anarchie, et l'Etat lui-même transformé en un simple Conseil d'administration des intérêts bourgeois — le tout protégé par une Armée, où le soldat, comme le prêtre, est considéré comme un simple agent d'exécution des basses œuvres de la Ploutocratie. On vient de reprendre chez Antoine l'Emigré, de Paul Bourget ; mais l'esprit de l'Emigré, ce vieux féodal, qui ne veut pas abdiquer, n'est nullement celui de l'Action française ; nos gens offrent tous les jours leurs services à la... Gueuse et, sous prétexte de ne pas rompre l'union sacrée, mettons une singulière sourdine à leur soi-disant royalisme. Il y a de la grandeur et de la noblesse véritable chez cet Emigré, de Paul Bourget, comme il y en eut chez les Vendéens et les Chouans, qui ne furent pas victimes eux, du sophisme : on ne fait pas de révolution devant l'ennemi. Paul Bourget est, d'ailleurs, dans le camp nationaliste, celui dont la pensée est certainement la plus forte et la plus probe. Mais ce monde féodal dont l'Emigré est l'évocation, est bien mort, l'Allemagne des Junkers en était encore comme un dernier vestige en Europe. Vaincue, c'est le monde bourgeois qui l'emporte, en attendant que le prolétariat révolutionnaire le porte lui-même en terre. Car, nous aussi, les révolutionnaires, nous sommes des émigrés — émigrés de ce monde affreux, où plus rien ne rappelle vraiment la vieille France.

se développe et se transforme sans cesse. Telle est la loi des êtres, la loi des institutions sociales. Le catholicisme lui-même, expression la plus haute et la plus complète jusqu'à présent, du sentiment religieux ; le gouvernement, image visible de l'unité politique ; la Propriété, forme concrète de la liberté individuelle, ne se peuvent totalement anéantir. Quelques transformations qu'ils aient à subir, ces éléments subsisteront toujours, au moins dans leur virtualité, afin d'imprimer sans cesse au monde, par leur contradiction essentielle, le mouvement. Le catholicisme, travaillé depuis tant de siècles par la libre-pensée, après s'être tour à tour inspiré du génie romain et de l'esprit féodal, devait se rapprocher, par le développement des idées sociales, de ses origines grecques et philosophiques. La guerre, intentée à la République romaine, soulevant contre l'Église la réprobation des peuples, et déshonorant le catholicisme, vicia la Révolution, trouble les consciences et compromet la paix de l'Europe. Le socialisme, dont la mission était de vous convertir, vous écrase ; prenez garde. Séparez-vous des Jésuites, tandis qu'il en est temps encore, avertissez votre chef, Pie IX, ou vous êtes perdus. » (P. 294-95.)

Proudhon adressait cet avertissement solennel aux évêques de France. C'était, je le répète, après l'expédition de Rome. Mais nos cléricaux sont incorrigibles ; la faute commise par eux à cette époque, il l'ont renouvelée lors de l'affaire Dreyfus, et l'on sait ce qu'il en est résulté pour l'Église. Aujourd'hui, après la guerre, ils récidivent, ils recommencent : ils se croient de nouveau près de ressaisir l'influence, ils voient la bourgeoisie républicaine impuissante, l'anticléricalisme en baisse, et les voilà au premier rang pour sonner l'hallali contre la Russie des Soviets et le prolétariat révolutionnaire. Il faut donc encore répéter l'avertissement solennel de Proudhon. Evêques de France, séparez-vous des Jésuites, tandis qu'il en est temps encore, avertissez votre chef, Pie XI, ou vous êtes perdus ! La Révolution prolétarienne de demain ne vous pardonnera pas votre attitude contre-révolutionnaire et la religion, une fois de plus, souffrira de votre aveuglement... La réaction vous paraît toute puissante ; vous êtes tentés de lier votre sort à celui des anciennes classes, de tout l'ancien monde, que la guerre semble avoir ragailardi et reconsolidé ; vous aspirez à un catholicisme de tout repos, gonflé d'honneurs officiels, à la solde des riches, et l'heure vous semble enfin venue d'avoir la peau de ces écrivains qui, comme Pascal, se sont permis d'attaquer ce que vous considérez comme la forteresse et le cœur du catholicisme moderne, à savoir, la Compagnie de Jésus. Erreur et illusion ! Pascal, au contraire, l'influence pascalienne, avait réussi à vaincre l'esprit cartésien, cet esprit dont Bossuet avait pressenti l'influence néfaste au point de vue de l'avenir du christianisme ; et cette influence pascalienne, si puissante sur l'âme moderne, avait fait en grande partie le prestige de la philosophie de Bergson, qui, elle aussi, avait ramené à l'Église tant d'esprits... Et voilà que vous traitez Bergson d'imbécile et que vous rabaissez Pascal ! Il ne se peut, en vérité, d'aveuglement plus grand et plus funeste : faudra-t-il donc vous appliquer, à vous aussi, le fameux : *Quos vult perdere Jupiter dementat* ?



Pascal a vaincu Descartes. — Je rappelle cette formule de Sorel, si heureuse et si suggestive, et dont, avant la guerre, dans mes *Méfaits des Intellectuels*, j'avais pu faire le commentaire. Assiterons-nous donc, aujourd'hui, à la revanche de Descartes, cher aux Jésuites ? Cet antagonisme illustre de Descartes et de Pascal, que d'aucuns veulent nier, et qui est pourtant si évident, si éclatant et si riche de signification, et qu'avant la guerre on pouvait

croire résolu en faveur de Pascal — la victoire de Pascal, ai-je osé écrire — va-t-il maintenant se résoudre de nouveau en faveur de Descartes, de Descartes déclaré par Pascal inutile et incertain ? On pourrait dire, en ce cas, que nos intellectuels catholiques ou catholicisants sont bien maladroits et bien mal inspirés, et que, trompés par de fausses apparences nées de la guerre, ils risquent de compromettre à fond l'avenir du christianisme, dont l'âme contemporaine, déprise de Descartes et fascinée par Pascal, s'était rapprochée peu à peu : n'est-ce pas, en effet, pour ne citer que lui, sous l'influence de Pascal et de Bergson, qu'un Péguy, par exemple, était revenu à la foi ? Mais je les vois venir, nos bons intellectuels : ils trouvent Pascal et Bergson trop... inquiets ; il leur faut une philosophie de tout repos, et un catholicisme de tout repos ; ils sont affamés de sécurité intellectuelle, comme la France bourgeoise l'est de sécurité nationale et politique ; et ce qui leur plaît, c'est Descartes, ou mieux encore, saint Thomas-d'Aquin ; ils redeviennent intellectuelistes... par amour du repos : soit, mais je doute (ce moment de réaction politique et sociale passée, et il passera inévitablement, et rapidement) que l'âme moderne puisse se satisfaire d'un Descartes ou d'un saint Thomas (10). Elle reviendra à Pascal, n'en doutez pas — parce que Pascal a exprimé, avec une force et une éloquence extraordinaires, ce qui, par delà tous les dogmatismes, fait l'essence de la religion — l'inquiétude de l'infini et le caractère tragique du problème du mal, ces deux sources de perpétuel rajeunissement pour le christianisme éternel. Et je rappelle ici les dernières lignes de la préface que Sorel voulut bien écrire pour mes *Méfaits des Intellectuels* :

« Je suis persuadé que, dans quinze ou vingt ans, une nouvelle génération, débarrassée, grâce au bergsonisme, des fantômes construits par les philosophies intellectualistes depuis Descartes, n'écouterait plus que les hommes capables de lui expliquer la théorie du mal ; alors on entendrait les étudiants crier à leurs maîtres : « Parlez-nous de Pascal. » comme au début du XVI^e siècle, les élèves des Universités italiennes criaient à leurs professeurs, quand ils voulaient mettre à l'épreuve leurs doctrines : « Parlez-nous de l'âme. » (Renan, *Averroès*, page 335) ; c'est qu'on trouve dans les *Pensées* les plus fortes pages qu'un auteur français ait écrites sur le mal. Proudhon aurait été bien digne de reprendre la question au point où l'avait menée Pascal ; mais l'esquisse qu'il donna en 1846 est radicalement gâtée par l'idée fantasmagorique d'une science qui va permettre de réaliser une « société rationnelle ; je me demande s'il n'a pas été plus tard empêché de corriger ce malheureux essai par un certain optimisme utopique dont les meilleurs esprits de son temps ne pouvaient complètement se dégager. Il m'est arrivé, plus d'une fois, de jeter un regard sur l'abîme ; mais sans oser m'y aventurer. J'avais pensé, un instant, commenter quelques textes de Pascal à la fin des *Illusions du Progrès*. J'ai trouvé prudent de ne pas aborder un sujet qui est trop odieux à nos contemporains. Je crois cependant reconnaître à quelques indices que déjà commence à se former l'ère qui attribuera la place qui convient à la métaphysique du mal. »

M. l'abbé Calvet voudrait faire passer Pascal pour un simple poète lyrique, et le déshonorer comme penseur :

(10) M. Jacques Maritain, ex-bergsonien, est devenu plus thomiste que personne en France et en Europe, et pousse le zèle du néophyte jusqu'à renier celui qui l'avait pourtant ramené ou contribué à le ramener à la foi ; et ce zèle a été trouvé exagéré même par un Jésuite comme le P. de Tonquedec. Léon Daudet et Georges Valois l'ont sacré grand métaphysicien pour avoir écrit *Antimodernisme*. M. Jacques Maritain veut, en effet, faire en philosophie la réaction complète que ces messieurs veulent faire en politique et en économie, et rétablir la suzeraineté absolue de saint Thomas, comme ils veulent rétablir le Roi et la Corporation.

mais ne sait-il pas que tout grand métaphysicien est un grand poète, un poète de l'absolu, et que ramener la pensée au commentaire stérile et minutieux de quelques formules abstraites, c'est s'en faire une conception singulièrement fautive et étriquée ? La philosophie n'est pas la science ; Bergson l'a magistralement établi ; le vrai penseur est bien une manière de poète, et ce n'est pas du tout parce que Pascal fut éloquent, que sa pensée a pour cela moins de prix, bien au contraire : jamais un Auguste Comte ou un Renouvier, qui écrivirent en un charabia illisible, ne pourront passer pour de grands penseurs. Tous nos intellectualistes, chez qui, en effet, l'imagination créatrice est si pauvre et si impuissante, voudraient nous faire croire qu'on peut se satisfaire en se gargarisant à l'infini avec quelques bouts de phrases abstraites copieusement diluées en un commentaire de coupeurs de cheveux en quatre. Mais le mérite immortel et inégalable de Pascal est précisément d'avoir médité sur le problème du mal avec une telle puissance de pensée, de suggestion et d'émotion que l'âme humaine en sera éternellement remuée jusque dans ses profondeurs : Pascal a, comme un musicien sublime, frappé des accords d'un timbre si unique, si indicible, qu'ils retentiront à travers tous les siècles sur le clavier frémissant du cœur humain, devant lequel il a su ouvrir, par la vertu magique d'une sorte de tonalité qui n'est qu'à lui, les tragiques et effrayants mystères de notre destinée ; et c'est pourquoi il aura toujours au point de vue religieux, une singulière puissance d'évocation et de conversion. Mais nos gens n'aiment pas le sublime ; ils fuient, comme dit Maurras, le sublime à la mode ; et le sublime pascalien dérange beaucoup leurs petites conceptions de bureaucrates de la pensée, qui recherchent avant tout la quiétude d'esprits à peine arrachés à la « stupeur bienheureuse » chère à l'auteur du *Chemin de Paradis*. M. l'abbé Calvet trouve que Pascal n'était pas théologien pour une miette, et qu'il a raillé les théologiens avec autant de légèreté que Molière les médecins ; à l'entendre, il faudrait ranger Pascal parmi ces démagogues, dont le rire intelligent se gausse, au nom de l'ignorance et des bas instincts populaires, de toute science, dont le langage est toujours un peu spécial ; mais il me semble que Pascal, tout comme Molière, a exprimé avec une parfaite justesse, applaudie d'ailleurs par toute l'élite du temps, la réaction de la raison classique contre le pédantisme des théologiens qui avaient poussé leurs commentaires de la *Somme* jusqu'à l'abrutissement complet de leurs malheureux lecteurs. M. l'abbé Calvet voudrait-il, par hasard, prendre contre Pascal et Molière la défense du charabia dont théologiens et médecins assommaient leurs contemporains et contre lequel, je le répète, la raison classique, au sortir du Moyen-Âge, protesta avec virulence, voulant se sauver d'un naufrage complet dans l'océan des abstractions scolastiques ?

Il faut toujours en revenir, pour comprendre certaines attitudes, à cet article de Renan sur la *Théologie de Béranger* (*Questions contemporaines*) où Renan a mis le doigt sur un des aspects les plus singuliers de notre tempérament national. Renan n'éprouve que dégoût pour « le dieu de ginguettes et de gens attablés » cher à Béranger et à nos libertins ; le désespoir des Lucrèce et des Byron, selon lui, est plus selon le cœur de Dieu que cette confiance effrontée de l'optimisme superficiel qui l'insulte en le béniissant. Et il écrit :

« Je n'insisterais pas sur la puérilité de cette théologie roturière si elle ne nous faisait toucher du doigt un des phénomènes de la conscience religieuse les plus dignes d'être étudiés, je veux dire l'alliance singulière qui s'établit quelquefois entre le dogmatisme et la frivolité. Rien ne met à l'aise comme les opinions arrêtées en fait de politique, de religion, de litté-



ature. Ce qui fait la rhétorique en poésie fait en religion le besoin de formes rigoureusement déterminées. On ne songe pas que la clarté est l'opposé de la poésie et de la religion qui poursuivent un idéal obscur et mystérieux. La France, le seul pays où l'on s'amuse, est par excellence le pays des partis pris et des horizons bornés. La tendance qu'ont les gens du monde à prendre pour de l'orgueil le calme du philosophe, se passant de ce qu'ils regardent comme essentiel à la vie tranquille, la facilité avec laquelle les personnes qui ont mené une vie légère se prêtent sur le retour à des idées étroites, se rattachent à la cause que nous indiquons ici. La Fontaine se convertit ; Boccace et l'Arioste ne se convertirent pas. Cela est tout simple ; les contes de La Fontaine sont licencieux ; les récits de Boccace et de l'Arioste ne sont que charmants. La grande pensée, ne connaît pas de réciprocité ; et le grand art n'a jamais à se repentir. »

Pascal, évidemment, que M. l'abbé Calvet ne se refuse pas à regarder comme un représentant éminent du génie français, ne se rattache par aucun côté à ces aspects communs et superficiels de notre tempérament national ; il n'est ni dogmatique, ni libertin ; c'est une âme essentiellement tragique, qui a eu le tourment de l'infini à un degré extraordinaire et a traduit ce tourment par des accents inoubliables et des méditations dont la profondeur, comme pensée, laisse bien loin derrière elle tous les dogmatismes scolastiques. Cette métaphysique du mal dont Sorel prévoit que les générations dans vingt ans seront éprises, que Pascal, selon lui, a comme inaugurée, que Proudhon était digne de continuer, et qui est au fond de la conception chrétienne de la vie, ni l'optimisme monarchique, ni l'optimisme démocratique ne peuvent la comprendre ; la théorie du mal présente des abîmes tellement vertigineux que les gens qui vantent toujours la douceur de vivre du XVIII^e siècle ou qui sont enivrés des espoirs

fallacieux d'un *Paradis terrestre* procuré par la Démocratie, ne peuvent pas évidemment en supporter la vue. Je fais observer par contre, que notre philosophie, à nous marxistes, qui voit dans le *mauvais côté* des choses la source de tout progrès, n'est pas aussi naïvement optimiste ; elle est également une *philosophie tragique*, qui ne se berce pas d'illusions, ne dit pas au prolétariat d'attendre son bonheur de je ne sais quel *bon despote* de droit divin ou de droit démocratique, mais l'invite à l'édifier lui-même au prix d'une lutte gigantesque et où il devra témoigner d'un esprit de sacrifice et d'une abnégation tout proches des plus hautes vertus chrétiennes. Proudhon, notre grand moraliste, dont l'inspiration est toute christiano-classique ; Sorel, qui est resté un *solitaire*, comme Proudhon, parce que sa conception était trop haute pour notre médiocrité démocratique ; Marx, dont la théorie a tant de mal à s'acclimater dans notre France petite-bourgeoise et routinière — voilà nos maîtres, et, fortifiés par leur pensée héroïque, les méditations vertigineuses de Pascal n'ont rien qui puisse nous rebuter ; nous n'avons aucun goût pour le *quiétisme*, qu'il soit monarchique ou démocratique ;

nous ne cherchons pas, comme nos néo-scolastiques, la *paix d'un système*, où nous reposer de l'inquiétude de penser et de vivre ; que la France bourgeoise rêve, avec ses Jésuites, d'un quelconque Paraguay ; qu'affolée de *sécurité*, elle cherche à rentrer repentante dans le bercail de la monarchie et à établir en Europe une sorte de dictature spirituelle néo-scolastique ; la France révolutionnaire doit, elle, se réveiller de cette sorte de sommeil léthargique où elle semble plongée, et rappeler à elle *tous ses grands esprits*, ceux dont Proudhon disait qu'ils furent de grands révolutionnaires et parmi lesquels l'auteur des *Pensées* et des *Provinciales* brille au premier rang ; les Jésuites voudraient l'étouffer, après nos rationalistes démocrates ; c'est une raison de plus pour que nous le revendiquions, nous, comme un maître, — nous qui avons à édifier un monde, où, par-dessus une économie libérée du joug ploutocratique, l'Art, la Religion et la Philosophie, ces trois plus hauts produits, selon Hegel, de l'Esprit libre ou absolu, pourront prendre un nouvel et magnifique essor.

EDOUARD BERTH.

LA TRAITE DES MUSES

Cette fois tous les records de publicité sont battus. Si largement même qu'il y a scandale. Le mauvais caractère de quelques critiques a levé le lièvre et les sots préjugés démocratiques sur la pureté de l'« Art » autant que la grosse roublardise d'auteurs ou d'éditeurs enchantés de trouver un bouc émissaire qui leur permet d'étaler leur vertu, ont fait le reste.

C'est une histoire de prix, une édifiante histoire de prix littéraire.

Chacun sait, n'est-ce pas, que depuis la guerre les prix littéraires se sont multipliés en France. Telle revue, ou tel journal, tel Américain ou telle Américaine, tel éditeur ou telle « chapelle » allouent annuellement quelques billets de mille à tel ou tel bouquin. L'opération se fait à grand orchestre, à grand renfort de communiqués à la presse et de solennels gueuletons. Quantité de barbouilleurs de papier se font ainsi une renommée que leurs œuvres (!!) ne leur eussent certes pas assurée. Les éditeurs rivalisent d'annonces sensationnelles sur le prix Machin et sur le prix Chose et encalssent, cela va sans dire, bien plus que les auteurs. Enfin nos gens bien pensants célèbrent sur la note lyrique le noble souci que notre civilisation prend des arts et des artistes.

Le plus clair résultat de ces pratiques est naturellement d'inonder le marché d'œuvres médiocres, d'exagérer l'intrigue et la brigade des auteurs et de commercialiser de plus en plus l'édition. L'œuvre valable — cet oiseau rare — est la plupart du temps bien trop en avance sur l'époque où elle est écrite, elle bouleverse trop les idées reçues et les habitudes des chers intellectuels comme du bon public pour être couronnée. Encore s'! les prix étaient décernés à des auteurs nécessiteux ! Mais, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, ils favorisent des gens arrivés ou à leur aise, et quand, par le plus grand hasard, ils échoient à un littérateur dénué de ressources, croit-on que ces cinq, six, dix ou même quinze « billets », l'empêcheront au bout d'une année de crever à nouveau de faim s'il s'entête à ne pas faire la putain !

On affirmait donc au début de cette année qu'un généreux anonyme venait de fonder un prix : le Prix Flaubert, destiné à récompenser chaque année d'un chèque de 15.000 francs les auteurs de deux romans d'imagination et d'un roman d'observation (sic). Un jury se constituait, où figurait, s'il vous plaît, entre autres illustres personnages, MM. de Régnier et Boylesve de l'Académie Française et M. Rosny aîné, des Goncourt, couronnait

entr'autres, dernièrement, un roman : *Le Grand d'Espagne*, d'un certain M. de la Guérinière.

Ce livre, de l'avis général, ne valait pas chipette, mais on s'accordait à trouver qu'il n'y avait là en somme rien de bien surprenant, quand André Billy, dans l'*Œuvre*, s'avisait de découvrir que ce M. de la Guérinière, de son nom véritable Robichon de la Guérinière, était un gros soyeux de Lyon, riche amateur de peinture, entiché de littérature et auteur de quelques livres assez insignifiants. De là à insinuer malicieusement que ledit Robichon, alléché par la gloire, n'était autre que l'insigne donateur des 45.000 balles consacrées annuellement à l'amélioration de la race écrivassière (à condition que le jury bienveillant couronnât d'abord son ours) il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi. Après Billy, *Les Treize*, dans l'*Intran*, Léon Treich dans l'*Eclair*, d'autres encore firent chorus.

Les frères Leblond (propagande française for ever!) s'émuèrent. Ils avaient managé le prix Flaubert et pour laver M. Robichon de l'accusation qu'on lui lançait, ils déclarèrent que le mécène bailleur de fonds était un certain docteur Durand, médecin à l'hôpital de la Pitié. Du coup M. Robichon apparaissait blanc comme neige... ou comme farine.

En effet les critiques ne désarmaient pas. Ils éreintaient à qui mieux mieux *Le Grand d'Espagne* (que son éditeur Bernard Grasset) qui ne craint point pourtant la publicité reniait en bonne et due forme en le traitant dédaigneusement de « livre surclassé ». Enfin, dernier coup de théâtre, le jury lui-même, après avoir plaidé non coupable dans un long communiqué publié en première page par le *Journal*, se déclarait dissout à jamais.

Le docteur Durand, M. Robichon et les frères Leblond restent donc seuls sur le carreau et les choses en sont là.

Le plus navrant dans ce joli petit apologue, n'est-il pas que le nom de Flaubert serve à couvrir d'aussi louches combines.

En tout cas cela est bien d'un temps où notre chère République, toute férue de Science (avec un S) et de Progrès (avec un P), fait mendier dans les rues pour ses laboratoires et ses savants au moment qu'elle envoie je ne sais combien de centaines de millions en Pologne et en Roumanie.

CHIL.

Dans notre prochain numéro nous publierons une très importante étude de Henri Barbuse en réponse aux articles de Romain Rolland, parus dans Europe, sur Gandhi.

La Guerre au Village

(Suite et fin.)



Le retour de Vassili n'étonna personne : les gens de notre pays sont graves et lents, méchants, mais peu curieux ; les belles paroles ne les séduisent guère, la réalité ne les surprend pas. On vit plutôt du sentiment de son existence que de celui du prochain ; les jugements sur autrui sont brefs, et on les oublie.

À l'occasion, des moujiks imbeciles criaillèrent un peu dans la salle aux chalands ; mais, là, c'était l'habitude de crier, et le meunier le savait bien, qui beuglait à gorge raide, impitoyable en son orgueil, secrètement admiré par les envieux. Déjà, d'ailleurs, d'autres pensées le haussaient au-dessus du pauvre : il entra dans « la politique du moment ».

Le désir de la richesse possède le monde entier : Efim Procopytch ne différait pas de tout le monde ; cependant, avant la guerre, son désir avait toujours été calme, raisonnable, modéré par la loi du travail ; il pensait à augmenter son bien par un labeur patient, prolongé, dont les moujiks ivrognes et braillards lui paraissaient incapables. Il se contentait alors de fraudes usuelles, connues et légitimées par le consentement du client. La guerre le secoua : « On se réveille », — disait-il, — « la campagne se réveille... » En négociant la liberté de Vassili, il devint entreprenant, il sortit, il aima les routes, il renoua connaissance avec d'anciennes gens.

— Où le bon Dieu vous mène-t-il comme ça ?

— On va voir le monde et se montrer...

Et fouette la bête, gaillardement, dans la joie du voyage. L'Aiglon ne courait pas, — bien mieux : du tapotement pressé de ses quatre sabots, il faisait rouler sous lui la boule de la terre. Et quel plaisir quand, au pas, sur la colline, on se tournait un peu pour allumer le briquet ! Le soleil levant entraînait les vapeurs de la rivière et le toit rouge du moulin couvrait d'une ombre majestueuse les eaux blanches de sa cascade. Cela, c'était la vie d'aujourd'hui, l'accomplissement d'une patiente volonté. Mais l'avenir ? L'avenir suivait, à cette heure, le grand chemin du caprice, des ruses et des surprises.

Jamais si nombreuses affiches n'avaient couvert les murs de Kachira. Les unes disaient : « Réquisition des chevaux... », et d'autres : « Grand Bal-Mascarade au profit des blessés... Cabaret... ». Les unes : « Gardez des semences pour l'année prochaine... », et d'autres encore : « Du tabac pour nos gris paladins... » Le Cosaque Kouzma Krutchkov emportait à bout de bras, sur la lame de son sabre, une demi-douzaine de fantassins bleus qui gigotaient, perdant fusil et casque à pointe... Un vautour tombait foudroyé par le projecteur de la Tour Eiffel...

... Ce fut alors le beau temps de la meunerie. Le blé n'échappe guère au moulin et le contrôle fut établi sous la meule. Quelle affaire ! Le gendarme lui-même ne pouvait s'empêcher d'en sourire. « On se réveille, la campagne se réveille ! » disait Efim Procopytch. Il s'enrichit alors, tout doucement, puis très vite et d'une formidable façon.

Quand les hautes oreilles de l'Aiglon pointaient sur le sommet de la route qui domine l'Oprane et la verte église de Popovka, on ne pouvait que se redresser pour mieux voir. Efim Procopytch rentrait en vainqueur. Si sûr de lui-même qu'il dédaignait de retenir son cheval et dégringolait la pente au grand galop des quatre jambes tendues sur la chaussée. Il ne saluait personne, mais tournait les yeux, imperceptiblement, vers le moulin qui l'attendait. Et il roulait en tonnerre, tressautant sur les poutres du pont. Involontairement, on le regardait. Et l'on ne voyait qu'une barbe carrée, rougeâtre au soleil du soir, sous une casquette neuve, de cuir brun. L'Aiglon fendait l'air brumeux d'un cou de cygne, enflammé de sa rose crinière. Il reprenait la montée de la même allure invincible et le tintamarre ne tombait qu'au tournant du cimetière, dans la nuit de l'allée, sur les mauvais chemins où les ressorts grincent...

Que rapportait le meunier ? Tout le monde savait qu'il se faisait maintenant un point d'honneur de débarrer sur la table autre chose que de vulgaires « catherines ». Dès le crépuscule, Dacha mettait une petite lanterne sur le garde-fou de la digue, et attendait debout, les bras croisés sous son châle, l'oreille tendue aux rumeurs de la sombre campagne. Sous les vannes levées, l'eau roulait furieusement, et la cuisinière était toujours surprise par l'appel du maître qui sortait de la nuit : « C'est toi, Dacha ? »

Quand le cabriolet avançait dans la cour, précédé par la lanterne dont le feu circulait à travers les ténèbres, Nastia la silencieuse levait la tête, Agafia Trofimova poussait lentement ses pantoufles jusqu'à la fenêtre et appliquait à la vitre ses yeux méfiants ; Vassili, les mains dans les poches, l'épaule gauche dirigée en proue, gagnait à pas retenus l'entrée en crachait sur le carreau la salive de son indifférence. Mais, déjà, un cognement lourd annonçait la rentrée de Dacha dans la cuisine où elle lâchait un sac : cela n'intéressait personne : pommes de terre, sucre, lard, savon et pétrole sans doute, — elle ne pouvait être chargée d'autre chose Efim Procopytch ne lui confiait pas le soin d'introduire dans la demeure les « cadeaux ». On attendait, la porte du dehors claquait bientôt et, sérieux, mais tout rose de grand air en sa barbe blonde, la casquette sur le front, le meunier surgissait discrètement, une valise au poing, devant le réflecteur de fer-blanc.



— Bonjour, « messieurs », — disait-il toujours à la famille, d'un ton mystérieux.

Il laissait son bagage sous les patères de l'entrée et semblait l'oublier. Gravement, il prenait entre ses gros doigts la tête de sa femme, mince tête noire d'oiseau, dont il baisait le fichu au-dessus de la tempe. Ensuite, toujours coiffé, il s'asseyait, allongeait le bras vers le thé que Nastia lui offrait, et marmonnait longuement, avec de significatives réticences, les nouvelles : le temps de la journée, les rencontres, les maladies et le mouvement des rues ; — ni affaires, d'ailleurs, ni rien d'essentiel. Mais Dacha, collée à la porte de la cuisine, n'entendait sûrement pas un mot.

Écouté par sa femme qui paraissait plutôt suivre la voix du samovar, par Nastia qui baissait les yeux vers ses mains, — tandis que Vassili allait et venait, sifflotant, — le meunier exprimait enfin, sans bruit, cette conclusion :

— A propos, « messieurs », il serait temps de vous montrer...

Personne ne bougeait. Lui-même ne bougeait pas encore. Il tapotait seulement d'un doigt son verre, comme absorbé en d'importantes idées. Cependant ses paupières se plissaient, ses petits yeux brillaient de subtilité : ne résumait-il pas, en ce moment, toute l'expérience de sa vie ?...

— Oui, à propos... — reprenait-il soudain, et alors, se décoiffant, il mettait sa casquette sur la table, repoussait le verre, la cuiller, la soucoupe, et se levait enfin. Sa manière d'agir, en ménage, était ainsi toute particulière.

Sans affectation, il apportait la valise, une de ses premières acquisitions, — sac profond en beau cuir de vache, brillant et rouge, quand on le découvrait, comme un chaudron, mais presque toujours enveloppé d'une toile noire.

— Eh bien ! voilà, je ne sais pas, « messieurs », si vous approuverez...

Cette valise, dont il sollicitait le poucier très doucement, devenait l'emblème de la fortune : elle inspirait une considération superstitieuse. La matoiserie du meunier, devant cette chose importante, se perdait en graves méditations. Le scepticisme de sa femme se changeait en attendrissement. Pour rien au monde, Dacha n'eût poussé, touché le sac vide qui attendait un prochain voyage au pied du lit de la maîtresse. Nastia, quand elle passait dans la chambre, ne pouvait s'empêcher de regarder de ce côté-là. Vassili, tempérament nerveux, semblait vexé d'apercevoir la valise ; à l'occasion, il la saisissait d'un poing brutal, mais pour la déposer, avec un remords soudain, sur une chaise.

Au début, l'on tira de ce sac des pièces de madapolam, ficelées en rouleaux poussiéreux, des indiennes dont les grosses fleurs, vues du revers, se bistraient en ailes de papillon, du drap d'uni-forme, bon à collectionner dans le grand coffre. La meunière, d'abord, délivrait un coin du tissu, pour en éprouver la qualité entre ses doigts maigres. Nastia se penchait aussi et, parfois, d'un ongle doux, chassait une poussière, un brin de duvet pris dans la trame.

— L'achat n'est pas mauvais, — disait Agafia Trofimova. — Combien l'as-tu payé ?

— On a causé, — répondait Efim Procopytch avec un vif coup d'œil. Et là, il demandait une cigarette à son fils.

Il fumait et les femmes regardaient encore l'emptette. La meunière envoyait Nastia à la cuisine :

— Appelle Dacha. Dis-lui que j'ai besoin d'elle.

Au moment où Nastia ouvrait la porte, Dacha frottait une table à grands coups de torchon, ou bien épluchait une pomme de terre d'un air myope, ou tisonnait furieusement son fourneau : elle n'attendait que cette invite.

— C'est-il, — disait-elle en s'essuyant les doigts à son jupon, — c'est-il que le patron aurait encore apporté des choses ? Il va se ruiner, notre pigeon.

Elle avançait lentement vers la table de famille et persistait, par déférence, à ne pas savoir ce qu'on attendait d'elle.

— Viens là un peu, Dacha, — disait la maîtresse de son aigre et fluette voix. — Tâte ça. Tu nous diras ton avis.

Dacha glissait sur ses savates. Agafia Trofimova l'arrêtait aussitôt.

— As-tu les mains propres ?

— Comment donc ! comment donc ! J'épluchais les légumes. C'est ce qui lave bien les mains ! Il suffit après de les essuyer. Tenez !

Du bas de son jupon, elle bouchonnait méticuleusement, une à une, ses phalanges, puis les étalait en éventail au soleil de la lampe, montrant aussi un radieux sourire.

— Alors, viens, touche, dis-nous ce que tu en penses.

Efim Procopytch fumait.

Dacha, en ces instants-là, se sentait presque propriétaire des étoffes qu'elle maniait. La confiance des maîtres était bien placée : Dacha connaissait le tissage depuis l'enfance. Elle avait le goût et l'expérience des villages qui n'apprécient que le solide, le rude et le voyant. Devant un morceau de brocart, elle se serait tue, simplement émerveillée. Mais de bon drap, de la toile honnête, elle aimait cela, elle le sentait et l'exprimait par de longs accents.

— Eh bien ! ça, je vous dirai, c'est tout ce qu'il y a de meilleur. Pour des chemises, vous ne trouveriez pas mieux. Je ne dis pas que pour le lit, ça vaille autant : le drap de lit fatigue beaucoup. Mais pour des chemises...

Efim Procopytch fumait sa cigarette. Il ne paraissait pas entendre, il dissimulait le contentement que lui donnait l'éloge de sa cuisinière.

Subitement agacée :

... Allons, Nastia, — disait la meunière, — emporte ça dans ma chambre.

Elle rentrait le coin d'étoffe, roulait la pièce, arrangeait la ficelle. Aussitôt, Efim Procopytch, comme réveillé, tendait le bras :

— Minute. Il faut que je te dise que, par ce temps-ci, ce bien-là, c'est une occasion... une occasion...

Et, saisi d'une brusque émotion, il reniflait et rougissait. Il tendait le bras parce qu'il avait envie de garder sur la table ces choses du dehors qui, devenues les siennes en un jour, devenues des réalités, lui donnaient un sentiment de puissance et d'accroissement et d'invincible espoir. Il tenait là ce qui prouve qu'on est maître du monde quand on a suffisamment guetté, patienté, commercé : alors, chaque bouteille d'eau qui passe sur les jantilles du moulin vaut au moins cinq roubles-or, et les vannes sont des portes enchantées d'une caverne de diamants. Il voulait écouter encore les voix lentes qui diraient, en termes réservés, presque mystérieux, le prix actuel de son habileté, le contentement des femmes, la fierté de la maison. Et sa cigarette s'éteignait...

Des mois, un an passèrent. La surprise était épuisée. Le miracle du sac, renouvelé une ou deux fois par semaine, s'était changé en habitude, à tel point même qu'on négligeait, le soir, cette distraction. Efim Procopytch, fatigué de son voyage, s'endormait sans avoir entendu ni compliments, ni observations. La valise de cuir pourpré ne s'ouvrait plus en famille ; elle attendait devant les carreaux bleuâtres de lune, dans l'ombre des pelisses entassées sur le coffre de l'entrée ; elle attendait jusqu'au matin dont la première clarté lui rendait une terne couleur.

Agafia Trofimova se levait en silence et venait, avec son fichu noir, avec ses savates noires, recueillir ce qui traînait çà et là. Elle mettait les chaises sur la table, les bancs sur les bancs. Elle ouvrait le buffet. Entre temps, elle prenait aussi le sac de voyage, le vidait et enfouissait dans le bas de l'armoire les rouleaux de drap gris ou brun, les paquets de toile. Déjà, les quatre grands coffres étaient pleins, les tiroirs de la commode ne glissaient plus, l'armoire repoussait les objets les plus compressibles et il y avait « des choses », enveloppées de journaux, jusque sous les lits.

— C'est un péché de le dire, — s'exclamait un jour la meunière, — mais on a envie de jeter tout ça à la rivière, tellement tu nous encombres !

Le meunier garda cette parole dans l'oreille. Que signifiait cela ? Agafia Trofimova n'avait jamais consenti à expliquer sa pensée. Elle exigeait de la finesse à l'entendre et gouvernait de cette manière. Depuis longtemps, depuis toujours, Efim Procopytch appliquait son esprit à deviner les exigences de sa femme.

L'argent ne valait rien. Le moindre berger se croyait malin d'avoir du papier à l'aigle impériale dans la doublure de son bonnet. Mais lui, trafiquant, maître des campagnes, as du marché, Efim Procopytch se réduisait-il à la misère d'un trésor qu'on ne voit pas, qu'on ne touche pas, dont on ne parle même pas ? Tout le monde se croyait riche ainsi. La meunière se serait moquée de lui.

En ce temps-là, les marchandes à la ville étalèrent des boucles et des sautoirs d'or qu'elles n'auraient, autrefois, sortis que pour la noce de leurs enfants. Une élégance nouvelle distinguait les jeunes bourgeois, et même leurs aînés. On vit au comptoir de grands garçons dont la blonde ou rousse chevelure se raccourcissait en brosse ; des faces blanches et vaguement naïses d'hommes rasés et parfumés, sous les grappes de champignons secs, devant les caques de harengs. On vit des vestes appelées « french », et des culottes framboise nommées des « reitouses ». La ville semblait occupée par des officiers de cavalerie.

Le meunier doutait de son bon sens quand il rentra au logis n'ayant en sa valise, — pour la première fois, — qu'une boîte de bonbons et un flacon de « muguet ». Il parla beaucoup, ce soir-là, il conta de grands événements dont il exagérât l'importance. Il dit que l'armée reculait de tous les côtés, qu'on rencontrait des Autrichiens sur les routes du Midi, que les Français, avec leur « Verdun », étaient de bien petites gens pour se battre contre les gros Allemands et que le « Souverain Empereur » avait commandé des prières pour en finir le plus tôt possible avec toute cette histoire. Il gronda même Vassili de son silence, de son indifférence, et cette fâcherie subite parut extraordinaire.

Mais comme il se levait, le lendemain matin, et se mouchait délicatement dans ses doigts, au seuil de la salle à manger, il s'arrêta, frappé :

Agafia Trofimova, très maigre et jaune, décoiffée, droite, assise sur un tabouret, à un coin de la table encombrée de chaises, frottait des deux mains, rêveusement, ses cheveux gris. Ses paumes humides se séchaient vite aux cheveux secs. Aussitôt, promptement, ses doigts maigres tombaient sur le flacon d'eau de Cologne qu'elle secouait un peu.

Elle mouilla de parfum cette tête qui toujours avait semblé contenir des préoccupations sévères. Elle reniflait, de son grand nez, légèrement. La salle vivait d'un air d'avril, plus âcre que celui des feuilles naissantes : le buffet, les murs, imprégnés d'un vieux fumet, mêlaient à leurs émanations ces effluves musqués. La meunière, enfin, plongea le bras dans la camisole. Ses yeux, habituellement petits, s'élargirent : il n'y avait, devant elle, qu'un horizon de jouissance et de splendeur. Efim Procopytch, très ému, se retira pour mettre son pantalon.

Quand il revint, la boîte de bonbons était défilée, déagée. Le couvercle, de carton glacé, montrait, dans un cadre ovale, une femme souriante, aux cheveux violets, aux seins nus et roses, dont le regard, fixe, pénétrant, perdu, ressemblait à celui d'Agafia Trofimova parfumée.

MAURICE.

NOTRE SOUSCRIPTION

Grâce aux efforts de notre administration, notre souscription qui languissait, a repris une nouvelle activité. Nous sommes heureux de remercier nos amis et nous demandons à ceux qui sont en retard de ne pas céder au besoin d'oublier.

Cette souscription est une leçon que l'on peut méditer à plusieurs titres : Adversaires ou amis.

Les abonnés de *Clarté* forment un faisceau de volontés et d'énergie que nous ne soupçonnions pas, ainsi qu'en témoignent les lettres que nous recevons. Nous donnons quelques passages de l'une d'elle qui mérite particulièrement l'attention, car elle émane d'une volonté précise et d'un dévouement exemplaire.

« Je vous ai envoyé hier par chèque postal la somme de 50 francs pour que *Clarté* vive.

« Vous ne vous faites pas une idée des privations que m'impose le versement de cette somme, mon emploi me rapporte 350 fr. par mois.

« Puis-je croire que j'ai fait mon devoir, tout mon devoir envers notre chère revue ?

« Ah ! les maîtres du jour qui s'acharnent féroceement à réduire les salaires, pour rendre impossible à la classe ouvrière l'accomplissement de ce devoir de solidarité, savent bien, ces êtres inhumains, que plus faibles seront les ressources du prolétariat, moins ils auront à le craindre. »

Nous assurons ce camarade de toute notre reconnaissance et de notre admiration : et nos lecteurs seront unanimes à partager notre sentiment à son égard.

Il a compris que la classe prolétarienne doit, elle aussi, avoir des armes intellectuelles qui défendent notre idéologie révolutionnaire contre l'immense production des revues de la bourgeoisie.

Cette lettre, témoignage d'un gros sacrifice, sera le stimulant pour ceux qui ne l'ont pas encore imité.

Gisselbrecht .. 5 »	Kauffmann ... 10 »	Vigneulles J. 7 »	Petit Tr. 10 »	Kutner 5 »
G. G. 25 »	Ball (Dorothy) 34 50	Rouays 12 45	Trapet 10 »	Gartenberg .. 5 »
3 camarades marseillais... 20 »	Bianc 3 »	Massarano .. 15 »	Duffossé 5 »	Gontier 10 »
Laura 5 »	Juhel 5 »	Sahy 15 »	Maitre 10 »	Stirbesco 5 »
Main 5 »	Marceau 10 »	Tetard 18 »	Marin G. ... 20 »	Gentils 10 »
Dehorne 15 »	Blanc du Collet 15 »	Duhamel J. .. 20 »	Steib 20 »	Bouisse 5 »
Bilcq 15 »	Gérin 15 »	Paul George.. 5 »	Dumont 6 »	Pétinay 12 »
Beaupérin ... 10 »	Bisson 5 »	Pr que <i>Clarté</i> vive (un abonné) .. 10 »	Masson 10 »	Tachet 5 »
Deluc 10 »	Chauveau ... 20 »	Anonyme (A. (S.) 20 »	Kaplan Tré- vise 10 »	Total des lis- tes précé- dentes ... 4.235 75
Brunel 10 »	Bassat 10 »	Boyer 10 »	Barbac 10 »	Total général 5.196 20
Decoust 10 »	Bullies 15 »	Marcus (Dr).. 10 »	Neyrat 5 »	Dans le numéro 36, lire au lieu de : (Ber- thelot, 5 fr.), Romand 5 fr.
Charron 12 »	Maquarre 10 »	Dr P. Rigot.. 10 »	Vedrenne ... 50 »	
Malterre 10 »	Efrappliers ... 10 »	Vigneulles ... 10 »	Gandel 5 »	
Blain 5 »	Cruzel 5 »	Dr Riu 100 »	Boyer 5 »	
Chevalier 10 »	Duthil 5 »	Blanchet A... 5 »	Perlemoine .. 75 »	
Rondot 10 »	E. Blanc 9 25		Panis 5 »	
Dolze 15 »	Rivoire 71 25		Mansire 10 »	
	Neibecker ... 25 »			

N. B. — Nous regrettons de ne pouvoir publier la liste complète, la place nous faisant défaut.

SOCIÉTÉ DU GAZ DE PARIS

MEM. les Actionnaires sont informés que les dépôts effectués en vue de l'Assemblée générale ordinaire, convoquée pour le 29 mai 1923, n'ont pas réuni un nombre d'actions suffisant pour que l'Assemblée puisse délibérer, et ce, malgré la prorogation du délai de dépôt décidée par le Conseil d'administration.

En conséquence, MEM. les actionnaires sont convoqués pour le mardi 12 juin 1923, à 15 h. 30, à la salle des Ingénieurs Civils, 19, rue Blanche, à Paris.

Conformément aux statuts, cette Assemblée délibérera valablement, quel que soit le nombre des actions présentes ou représentées, mais seulement sur les objets portés à l'ordre du jour de la première réunion.

CONFÉDÉRATION GÉNÉRALE DES COOPÉRATIVES DE RECONSTRUCTION DES RÉGIONS DÉVASTÉES

Emprunt de reconstruction immobilière dans les quatre départements : Aisne, Ardennes, Marne et Oise. Placement de 103.450 obligations 6 1/2 0/0 de 500 fr. nominal, nettes d'impôts présents et futurs, rapportant : 32 fr. 50 par titre, payables par coupons semestriels ; intérêt et amortissement au pair en 30 ans garantis par des annuités de l'Etat. Prix d'émission : 480 fr. par obligation, payables en souscrivant, jouissance du 8 juin 1923.

Insertion au Bulletin des Annonces légales du 21 mai 1923.

PLACEMENT D'OBLIGATIONS DE L'EMPRUNT ROUMAIN DE CONSOLIDATION 4 0/0

dont la création a été autorisée par les Lois du 24 juin 1922 et du 27 octobre 1922

Ces obligations font partie de la tranche française de l'Emprunt Roumain de Consolidation 4 0/0 libellé en livres sterling. Elles proviennent de l'échange effectué à Paris, des Bons du Trésor remis aux Industriels et Commerçants en règlement d'opérations faites par eux avec la Roumanie. Cet emprunt de Consolidation a été autorisé jusqu'à concurrence de liv. st. 35 millions par la loi roumaine du 24 juin 1922. La tranche française est d'un montant nominal global d'environ liv. st. 7.500.000.

Coupons. — L'Emprunt est représenté par des Obligations de liv. st. 10 et liv. st. 100.

Intérêts. — Les coupons sont payables nets d'impôts roumains présents et futurs les 1^{er} avril et 1^{er} octobre de chaque année, en livres sterling à Londres ou au choix du porteur au cours du change à vue sur Londres, en France en francs français, à New-York en dollars or des Etats-Unis, à Bruxelles en francs belges, à Amsterdam en florins hollandais, à Ge-

nève en francs suisses, à Milan en liras italiennes.

Chaque coupon semestriel est de 0 liv. st. 4 shillings par obligation de liv. st. 10 et de liv. st. 2 par obligation de liv. st. 100.

Les titres seront livrés coupon du 1^{er} octobre 1923 attaché.

Amortissement. — L'Emprunt Roumain de Consolidation est remboursable en livres sterling en 40 ans à partir du 1^{er} avril 1923, soit par tirages au sort, soit par rachats en Bourse.

Convertibilité. — Le Gouvernement Roumain s'est réservé le droit de rembourser au pair ces obligations, en totalité ou en partie, à chaque échéance de coupon après le 1^{er} avril 1923, sous préavis de trois mois.

Garanties. — L'Emprunt de Consolidation constitue un engagement direct du Royaume de Roumanie ; il fait partie de la Dette Publique Roumaine à l'étranger.

Prix de Placement : 300 francs par obligation de 10 livres st. ou 3.000 fr. par obligation de 100 liv. st. Jouissance du 1^{er} avril 1923

Payables au moment de la demande

Les demandes sont reçues :
A la Banque Nationale de Crédit, 16, boulevard des Italiens, Paris, ainsi que dans toutes ses Succursales et Agences ;
A la Banque de l'Union Parisienne, 7, rue Chauchat et 16, rue Le Peletier, Paris.

ABONNEMENTS

France... 1 an. 25 fr. 6 mois. 13 fr. 3 mois. 7 fr.
Etranger. 1 an. 36 fr. 6 mois. 20 fr. 3 mois. 11 fr.

16, Rue Jacques-Callot, Paris (6^e) — Téléphone : Gobelins 11-60. — Chèque Postal : Paris 390-60.

Le Gérant : Marcel FOURRIER.



Imprimerie « PERFECTA » (MALO, Imprimeur)